Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 46 — 18 novembre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

LE PROBLEME AGRAIRE EN ESPAGNE

« LE MONDE », du 6-11-62, mentionnait les grèves qui ont commencé à se produire dans certaines contrées de l'Andalousie : A Almodovar del Rio, Palma del Rio, Posadas et Villar del Rio, toutes de la province de Cordoue, et parmi les ouvriers travaillant à la récolte du coton.

Les ouvriers ont refusé de poursuivre la récolte si on ne les payait pas deux pesetas le kilo de coton cueilli « allant jusqu'à abandonner en plein champ le coton déjà récolté et mis en sac ». Toujours selon « Le Monde », « les ouvriers cotoniers avaient signé le 9 septembre une convention collective, intéressant neuf mille entreprises et 40.000 travailleurs. Aux termes de celle-ci, le kilo de coton récolté devait être payé 1'70 pesetas, un salaire quotidien minimum de soixante pesetas leur étant garanti ».

On sait la valeur qu'ont en Espagne les conventions collectives et comment le capitalisme les viole, quand tel est son bon plaisir. Les contrées cotonnières de l'Espagne sont encore des zones privilegiées du point de vue salaire, condition de vie et de travail. Si on compare le sort de ces travailleurs agricoles avec le sort d'autres ouvriers des champs dans la même Andalousie et surtout en Murcie; si l'on pense à l'existence misérable des travailleurs agricoles en Extremadure, en Galicie, dans la Vieille-Castille, les ouvriers cotonniers sont des plus heureux, même lorsque un salaire quotidien de soixante pesetas n'existe que sur le papier.

Mais d'après les nouvelles qui nous parviennent, certains ordres auraient été donnés aux Gouverneurs civils par le Gouvernement franquiste. Ils veulent décapiter toute l'opposition au régime. Les mineurs déportés des Asturies sont envoyés dans les provinces les plus pauvres de l'Espagne, obligés de se présenter deux fois par jour dans les casernes de la « guardia civil » et condamnés à gagner des salaires misérables, avec lesquels ils ne peuvent même pas payer une maigre pension dans une quelconque auberge, encore moins envoyer un peu d'argent à leur famille, laissée, pour la plupart, dans les villages où ils sont nés et desquels ils ont été expulsés. Après cela, le franquisme prépare la désarticulation de l'agitation ouvrière dans les contrées agraires.

Prétextant ces grèves, les Gouverneurs ont déjà les listes de tous ceux qui doivent être emprisonnés, déportés, éloignés de leurs compagnons de travail. Des centaines d'hommes seront ainsi séparés de leurs familles et jetés à l'autre extrémité de l'Espagne, déportés peut-être aux Canaries, à Rio de Oro, on ne sait où.

Par cette terreur sourde, sournoise, le régime espère faire face aux multiples manifestations du mécontentement populaire. Ils savent que les masses, privées des quelques hommes porte-paroles de leurs besoins, tomberont de nouveau sous le joug du capitalisme et de cette mascarade de syndicalisme franquiste qui ne défend d'autres intérêts que ceux des ennemis de la classe ouvrière.

Le drame agraire en Espagne est encore plus poignant et plus terrible que celui des mines et des exploitations industrielles. Les conditions de vie des travailleurs agricoles, des « jornaleros » d'Andalousie, d'Extremadure, de Galicie, des deux Castilles, d'une partie de l'Aragon, de Murcie, ne peuvent être comparées qu'à celles des « fellahs » arabes, des paysans des hauts plateaux péruviens, des immenses territoires du Méxique ou du Brésil. Aujourd'hui encore, le problème est compliqué par l'apparition de machines agricoles qui sillonnent ces greniers qui sont une partie de l'Andalousie et une partie de la Castille. Là où des milliers d'ouvriers étaient employés pendant quelques mois, quelques centaines suffisent aujourd'hui. Ces hommes, comme leurs familles, condamnés au chômage, n'ont d'autre recours que l'émigration, soit dans les grandes villes, soit à l'étranger.

Comment s'y prend le franquisme pour résoudre le problème agraire espagnol ? Distribue-t-il les terres en friche aux dépossédés ? Alloue-t-il des allocations chômage ? Ouvre-t-il des débouchés par la mise en train de barrages, la construction de canaux d'irrigation, le renouvellement des villes, l'installation de centrales électriques, le reboisement forestier ? Pas du tout : Il donne des ordres aux Gouverneurs à fin de réprimer toute protestation, de surveiller les éléments les plus actifs, de désarticuler les organisations clandestines. Pour cela, tout est bon : moutons, espions, agents provocateurs, terreur, pression sur les familles. Tout, sauf donner du travail, améliorer les conditions de vie, ouvrir des débouchés. Ils n'ont même pas été capables de tenir les promesses faites par eux-mêmes aux travailleurs agraires à travers toute la démagogie phalangiste.

Il faut s'attendre à des nouvelles répressions, de nouvelles déportations en Andalousie, dans la Castille, en Aragon, dans tous les endroits où le mécontentement gronde, où la misère s'aggrave avec l'approche de l'hiver, là où il y a des hommes et des femmes au bout de leur résistance physique et de leur résignation.

...En espérant que tout cela explose, une bonne fois pour toutes, et qui sonne le glas de la dictature de Franco et de toute sa clique.

Pour acquérir le pouvoir et le conserver, il faut aimer le pouvoir. Et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais, au contraire, avec l'orgueil, la ruse, la cruauté. Ce ne sont pas les meilleurs, mais les pires qui ont toujours été au pouvoir et qui y sont encore.

Léon TOLSTOI.

(Pensées)

LA GUERRE NUCLEAIRE

Lorsque l'un des deux « K » pousse le cri au ciel au sujet de Cuba, de Berlin, de Formose ou d'un quelconque Laos, il ne m'est jamais arrivé de penser que la menace d'une guerre nucléaire était à nos portes. La crise cubaine, la plus grave que le monde ait vécu depuis la fin de la dernière guerre, a pris une tournure qui prouve que le danger d'apocalypse atomique n'est pas aussi évident qu'on le prétend, même lorsque les deux « colosses » aboient sur un ton qui pourrait nous faire croire à des chiens enragés.

L'un et l'autre, et avec eux la direction collégiale dont ils sont entourés, savent pertinemment qu'un conflit nucléaire à l'échelle mondiale peut entraîner la fin de toute vie dans notre planète, ou encore une destruction massive qui ferait du vainqueur, si vainqueur il y avait, le maître d'un monde en ruines qui aurait besoin de plusieurs siècles pour redevenir non pas ce qu'il est à présent, mais une caricature du monde, déjà pas tellement beau, que nous connaissons.

En partant de ces simple constatations, je crois que les possibilités d'une guerre nucléaire sont aujourd'hui pratiquement inexistantes et qu'elles seraient beaucoup plus réelles si l'arme d'extermination se trouvait, comme c'était le cas il y a quelques années, entre les mains d'un seul antagoniste. Mais dès l'instant où l'un et l'autre ont pu affirmer avec raison qu'ils étaient capables d'anéantir le territoire de « l'ennemi », le danger n'a plus pesé du même poids sur la tête de notre pauvre humanité, la folie elle-même ayant une limite que le plus fou des hommes n'oserait pas dépasser.

De nos jours, on ne gagne plus une guerre. Le vainqueur et le vaincu se confondent dans l'abîme d'un même désastre et tous les malheurs, quels qu'ils soient, sont partagés par l'ensemble des populations touchées par la folie meurtrière des hommes. La dernière guerre nous a largement prouvé que la victoire est un mythe et que lorsque le conflit se déclanche, les deux camps jouent perdant sur tous les tableaux. Les seules cartes gagnantes sont la mort, la destruction, la misère et la famine, sans que rien ni personne puissent empêcher que le monde aille vers sa perdition.

S'il est vrai que le danger de guerre nucléaire est pratiquement inexistant, il ne l'est pas moins qu'il ne faut pas considérer la paix comme une réalité permanente. Depuis 1945, les foyers de guerre « classique » n'ont pas manqué d'apparaître ici et là, souvent pour des raisons futiles, prouvant jusqu'à quel point la bêtise humaine prend le pas sur les sentiments et les conceptions qui pourraient nous assurer une vie tranquille et certainement plus heureuse. Il est donc évident que la paix ne repose sur rien de solide et qu'à n'importe quel moment, comme c'est le cas actuellement pour la Chine et l'Inde, des nouveaux conflits localisés peuvent surgir faisant courir au monde le danger d'une nouvelle guerre qui, sans être nucléaire, risquerait de faire des ravages bien supérieurs à ceux que nous avons connu dans le passé.

Pour éviter ce danger il faut absolument que le désarmement généralisé devienne une réalité, que les peuples règlent leurs différends par des moyens pacifiques sans avoir recours, en aucun cas, à la force et aux armes. Les hommes, dans leur immense majorité, sont contre la guerre et ne veulent plus des combats qui déchirent les peuples et ne font que semer la mort et la ruine, et, dans ces conditions, il faut qu'ils jouent un rôle de plus en plus prépondérant afin d'éviter que de nouveaux cataclysmes s'abattent sur l'humanité. C'est le devoir de chacun d'entre nous et nous devons l'accomplir sans défaillance, si nous voulons un avenir de paix et de bien-être pour nous et pour nos enfants.

Pour en revenir à la guerre nucléaire, je crois que le seul danger est dans la possibilité (pour minime qu'elle soit) d'un acte de folie commis par l'homme chargé « d'appuyer sur le bouton ». Je ne sais pas si vraiment il est possible qu'un seul homme soit en mesure de déclancher le désastre qui pourrait en finir avec le monde, mais s'il en était ainsi, il ne faudrait pas écarter le danger d'une tragédie nucléaire. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il s'avère chaque jour plus nécessaire de détruire tout le potentiel atomique dont notre planète commence à regorger, ceci étant la seule garantie capable de nous assurer que le monde ne doit plus craindre l'apocalypse d'une guerre nucléaire.

Paris, novembre 1962.

A. TARRAGO.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

CEUX QUI LACHERENT LES BOMBES SUR HIROSHIMA

Rome, 3 novembre. — Dans le monastère des pères chartreux de Serra San Bruno, en plein cœur de la Calabre, un homme encore jeune tente de retrouver la paix de l'âme en essayant d'oublier le drame qu'il a vécu le 6 août 1945, à Hiroshima.

L'ancien sergent de l'Illinois, Leroy Lehman n'existe plus pour les vivants. La lueur aveuglante et meurtrière de la bombe atomique lâchée par lui sur Hiroshima avait fait vaciller sa raison et l'avait décidé à disparaître du monde.

Espérer par des prières et des mortifications rendre la vie aux 200.000 victimes de Hiroshima !

Mais les aviateurs n'étaient pas les plus coupables. Ils furent les instruments aveugles et peut-être inconscients des seuls vrais coupables : M. Truman en particulier.

⁂

UN AUTRE AVIATEUR US D'HIROSHIMA EST INTERNE DANS UN ASILE

Claude Eatherly, 42 ans, un autre aviateur américain qui participa à l'opération atomique sur Hiroshima, n'a lui non plus, jamais pu supporter le souvenir de ce jour et se trouve en traitement dans un hôpital psychiatrique des Etats-Unis. Atteint d'un complexe de culpabilité, selon les médecins, il a été arrêté pour divers cambriolages et conduite en état d'ivresse. Il a tenté à plusieurs reprises de se suicider.

Encore des victimes du grand crime, digne de ceux accomplis par Hitler.

On a, parait-il, ainsi épargné beaucoup de vies... américaines.

⁂

RADIO-MOSCOU : « L'U.R.S.S. N'A PAS BESOIN DE BASES A CUBA EN RAISON DE SA POLITIQUE PACIFIQUE »

Moscou (A.P., U.P.I.). — « Etant donné sa politique pacifique, l'U.R.S.S. n'a pas besoin de bases pour fusées, à Cuba ou ailleurs », a déclaré ce matin — en espagnol — un commentateur de Radio-Moscou dans une émission destinée aux auditeurs cubains.

« Les fusées russes sur votre île étaient destinées à servir de garantie, afin d'empêcher les forces d'agression d'envahir Cuba », a précisé le commentateur. « Maintenant que le Président a pris l'engagement solennel d'interdire toute opération militaire contre l'île, ces fusées n'ont plus de raison d'être et peuvent donc être supprimées. »

Quand Fidel Castro tempête, hurlant que Khrouchtchev l'a trahi, il ne sait pas vraiment ce qu'il dit.

D'autre part, voici ce que disent les américains :

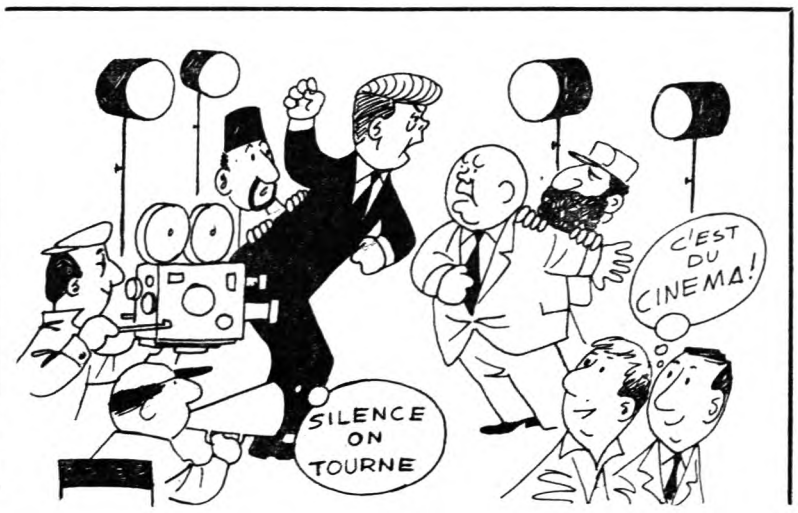
Un journaliste U. S. :

« KENNEDY VOULAIT DEMANTELER LES BASES DE TURQUIE IL Y A UN AN »

Londres. — « Le président Kennedy voulait démanteler les bases de fusées américaines situées en Turquie, il y a un an. Ce sont les Turcs qui ont insisté pour qu'elles restent », a affirmé hier soir le journaliste américain James Reston, chef du bureau de Washington du « New York Times », au cours d'un programme télévisé de la B.B.C.

De quoi nous plaignons-nous ? Puisque tout le monde est d'accord et puisque la paix n'avait jamais été aussi bien consolidée !

(Suite en page 2.)



COMMENTAIRES

Dia tras dia

MADRID - NOVIEMBRE - DURRUTI

VEINTE Y SEIS años hace que Madrid vivió esos días inolvidables de noviembre de 1936, en los cuales los ojos del mundo estaban fijos sobre la capital de España, esperando su caída inminente. Veinte y seis años hace que en Madrid murió, inmolado a la causa del antifascismo español, nuestro compañero Durruti.

¡Cómo podremos olvidar esas horas! ¡Cómo podrá olvidar la historia esos días, en que Madrid volvió a ser el pueblo del 2 de mayo; el pueblo de las grandes luchas políticas de 1854; el pueblo indomable y generoso, siempre presto a batirse y a morir por la libertad!

Todo el mundo esperaba la caída de Madrid. Todas las agencias de Prensa, los corresponsales extranjeros, como manada de cuervos al acecho, esperaban la caída de Madrid para lanzar las campanas al vuelo, proclamando el triunfo del nazi-fascismo sobre la resistencia heroica de la España antifascista.

Y Madrid no cayó. ¿Por qué no cayó Madrid?

Hay múltiples versiones y explicaciones al fenómeno. Según unos, no cayó porque Franco y sus generales creían que Madrid se encontraba mejor defendido de lo que estaba realmente y no se decidieron a embestirlo, por temor a un fracaso. Según otros, porque a Hitler y a Mussolini les interesaba prolongar la guerra de España y dieron instrucciones en el sentido de no precipitarse a su secuaz Franco.

Según nosotros, Madrid no cayó porque era tal la fiebre, la exaltación, la voluntad combativa del pueblo madrileño en aquellos días, que la propia quinta columna entretenida por Franco en el interior de la capital tuvo miedo y aconsejó la demora y la prudencia. Según nosotros, Madrid no cayó porque el pueblo, al verse abandonado por el gobierno, librado, por así decirlo, a sus propias fuerzas, tuvo uno de esos erguimientos tan propios de los españoles Y DECIDIO POR SI MISMO NO CAER.

La llegada de Durruti y su división; la llegada de las primeras Brigadas Internacionales, fueron factores sicológicos que pudieron mantener en tensión la voluntad de resistencia, pero esta voluntad de resistencia se hizo y se formó en esos primeros días de noviembre en que Madrid tuvo la sensación de ser abandonado y reaccionó como reaccionó París en 1870.

Jamás olvidaremos el espectáculo de esas multitudes febriles, de esas legiones de hombres de toda edad, de mujeres y de niños, cavando trincheras; de esos grupos de hombres aprendiendo el manejo de las armas a un kilómetro apenas del frente. Jamás olvidaremos esas noches pasadas en el Ministerio de la Guerra, sabiendo que no quedaba ya ni un cartucho de recambio y que si el enemigo atacaba por algún flanco, no habría modo ni manera de enviar refuerzos.

La propia muerte de Durruti, guardada oculta durante tres días, por temor a que hundiese verticalmente la moral popular, no la debilitó. Los hombres crispaban los puños y lloraban en silencio, pero la voluntad de resistir no decayó ni un solo instante. Los hombres de Durruti estaban desorientados, furiosos, angustiados. Pero miles de otros hombres de la C.N.T. les decían: «Dadnos vuestras armas; nosotros las necesitamos para continuar el combate. Pase lo que pase, Madrid no puede caer; si cayera, la guerra estaría perdida».

Porque no cayó Madrid en noviembre de 1936, pudo durar la guerra hasta 1939. Porque Madrid no cayó en 1936, hubiera podido ganarse la guerra contra el fascismo, si no nos hubiesen traicionado tantos que se decían nuestros amigos.

Jamás podremos vivir un mes de noviembre sin pensar en Durruti y en Madrid; sin asociar el nombre del primero a cuanto representaba la ciudad para nuestra lucha. Por comprenderlo así, por tener de ello conciencia, murió Durruti, que presentía que, al ir a Madrid, iba hacia la muerte. Muerte gloriosa, muerte de héroe, muerte de semi-dios, pero muerte al fin.

¡Cómo olvidar también ese gran cuerpo desnudo hasta la cintura; esos ojos para siempre cerrados; esa hermosa cabeza ruda y viril inerte, inmovilizada en una serenidad sobre-humana!

¡La historia, la leyenda, la poesía, escribirán con todo ello un nuevo Romancero heroico! Toda la baba del franquismo, todo el sadismo verbal de los vencedores, pretendiendo cubrir de lodo ese recuerdo glorioso y puro, no destruirán el valor que, como realidad y como símbolo, se encierra en estas tres palabras: Madrid, Noviembre, Durruti, síntesis de un pueblo, de un ejemplo, de un hombre, que encarnaron un momento de la consciencia colectiva, que escribieron con sangre una página de la historia de España.

Federica MONTSENY

Por esos libros. . .

ESPAÑA Y EL HOMBRE

Estas semanas han sido pródigas en libros sobre España. Examinémoslos rápidamente. Dejemos de lado las frases de coba y las fórmulas habituales. El tema es demasiado importante para perdernos en corvetas.

RIDRUEJO

«Escrito en España» (exactamente entre 1958 y 1962), este libro (Losada, Buenos Aires) de Dionisio Ridruejo no es sensacional por su contenido, sino por su autor. Como es bien sabido, Dionisio Ridruejo fué falangista y ya en 1942 se separó de la Falange, para entrar en la oposición activa hace casi quince años. La evolución de Ridruejo hacia la democracia es una experiencia que otros han hecho, en España, y que debemos no sólo acoger con calor, sino fomentar. Esto parece evidente.

Su libro no traza las etapas íntimas de esta evolución, pero expone claramente los motivos que la provocaron; los problemas del país y lo que ha hecho, acerca de ellos, el régimen, y también lo que no ha hecho y hubiera debido hacerse. La tercera parte del volumen, donde se exponen las alternativas que Ridruejo ve a la situación, provocará discusiones. Ojalá las provoque. Conviene salir de nuestros mitos y de nuestros prejuicios. Ver las cosas claras. Ridruejo las expone. Esto es lo importante. Estar en acuerdo o en desacuerdo con él respecto a las soluciones es cosa de cada uno. Ver la realidad es cosa de todos.

Y el libro se ha escrito en España. Esto es importantísimo. Porque se trata de un testimonio directo, sobre el terreno.

MAURA

Miguel Maura, el primer ministro de la Gobernación de la República, ha publicado un libro, que se lee mucho en España, sobre «La Caída de Alfonso XIII». Historia y pequeña historia. Sin saña, pero sin piedad. Como debe ser. Un libro que los republicanos deberían leer para refrescarse la memoria y los monárquicos para ver lo que nunca quisieron mirar.

Una lección también. Maura echa de lado la cuestión catalana. Y achaca muchas cosas a la C.N.T., olvidándose de que, por motivos partidistas, se echó a los anarcosindicalistas fuera de una República que ellos habían contribuido más que muchos otros a traer.

Lección, para evitar que en el futuro se cometan los mismos errores.

FRANCES

José María Francés, periodista catalán, ha escrito en México unas «Memorias de un cero a la izquierda» (Olimpo, México), grueso volumen lleno de anécdotas, retratos, detalles, recuerdos. Hace revivir una época. No siempre coincido en sus juicios, pero siempre mi memoria confirma la parte de la de Francés que corresponde a mi época. Y el ambiente, que aquí tiene un valor considerable, es algo esencial para entender los hechos. Y Francés tiene gracia, oficio y ternura.

Memorias son, aunque ajenas, las de esos «Dos días de septiembre», de José Manuel Caballero Bonald (Seix y Barral, Barcelona), dos días de vendimia en Andalucía, con vino (mucho vino) y esa atmósfera pesada, pronta al estallido de nuestro campo meridional. Un libro desalentador, triste y a la vez discreto. Pocas novelas lo son, ahora, en España.

EDUCACION Y REVOLUCION

La política es, en gran parte, educación y el político ha de ser siempre un pedagogo (a menos que quiera convertirse en demagogo). «Esprit», la revista francesa, consagra su número de septiembre, a estudiar los diversos aspectos de la reforma educativa de Francia y, en especial, a la necesidad de democratizar la enseñanza. Problema, en plano distinto, igualmente importante para España y América Latina. Problema humano.

Y problema humano fundamental ese que nos plantea Erich Fromm en «Marx y su concepto del hombre» (Fondo de Cultura Económica, México), en el cual reproduce, traducidos al castellano, ciertos escritos de Marx, principalmente de su juventud, que tratan de la enajenación del hombre en el mundo capitalista. Fromm señala como esos aspectos han sido ignorados por muchos que se pretenden marxistas para encubrir con esta etiqueta la mercancía averiada de sus actitudes antimarxistas, antihumanas.

Hoy, cuando el trabajo adquiere nuevas formas con la automatización (pero que no por ello deja de ser menos enajenado), conviene conocer lo que decía de esto Marx, el primero en señalar y estudiar esa cuestión. Porque si los remedios que Marx proponía acaso ya no son eficaces (por lo menos no en todas partes), la persistencia del problema exige que se busquen nuevas soluciones. En suma, Fromm pone de relieve lo que de humanista había en Marx, lo que de él queda vivo y útil.

Y lo que queda vivo de Marx puede servir para comprender mejor esa «Revolución social en el siglo veinte» que Carlos M. Rama (Ed. Palestra, Montevideo) reduce a historia, con mucha documentación y con interpretaciones en las que a veces estamos de acuerdo y a veces en desacuerdo (esto, por ejemplo, cuando habla de Cuba, donde yo creo que no hay revolución, que Castro asfixió la revolución de 1959).

Examinar la revolución de nuestro siglo conduce, a mi entender, a conclusiones distintas a aquellas a las que llega Rama: nuestra revolución ha de ser esencialmente libertaria (el capitalismo se encarga ya de los aspectos materiales de ella, sin proponérselo pero sin poder evitarlo). Contra esta revolución están comunistas, fascistas, oligarcas y técnicos. Por ella están cuantos, aún aceptando la necesidad transitoria del «dirigismo» estatal, quieren llegar a poner al hombre por encima de la colectividad y ésta al servicio de aquel.

El libro debe leerse. Discutirse. Estudiarse.

Víctor ALBA.

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

PAS DE PRIX NOBEL DE LA PAIX CETTE ANNEE

Oslo, 5 novembre. — La commission du Parlement norvégien, constituant le jury du prix Nobel de la paix, a décidé de ne pas attribuer le prix cette année.

C'est la dix-huitième fois depuis 1901 que le prix Nobel de la paix n'a pas été attribué.

Le prix n'avait en particulier pas été attribué pendant les deux guerres mondiales (sauf en 1917 où il avait été décerné à la Croix-Rouge internationale). Pour la dernière fois en 1960, aucun lauréat n'avait été désigné, mais l'année suivante, la commission avait désigné Dag Hammarskjoeld, ancien secrétaire général de l'O.N.U., comme lauréat, à titre posthume, pour 1960.

Quelle inepsie ! Pourquoi ne pas le partager entre les deux « K » ?

⁂

UN POETE REPUBLICAIN ESPAGNOL AU STUYVENBERG

La reine Elisabeth a reçu, au château de Stuyvenberg, M. Marcos Ana, le militant et poète républicain espagnol récemment libéré, après vingt-trois ans de captivité dans les prisons d'Espagne.

M. Marcos Ana a tenu à remercier la souveraine de ses nombreuses interventions en faveur des emprisonnés politiques et exilés d'Espagne.

Que va dire la Presse espagnole, déchaînée déjà contre Marcos Ana ! La pauvre reine Elisabeth en entendra de drôles !

⁂

UN JEUNE NOIR DE 16 ANS MENACE DE LA CHAISE ELECTRIQUE

Atlanta (Georgie). — Rejetant à l'unanimité la requête présentée par les avocats du condamné, la Cour suprême de l'Etat de Georgie a maintenu, hier, la sentence de mort prononcée à l'encontre de Preston Cobb Jr., un jeune noir de 16 ans, accusé d'avoir tué son employeur blanc à coups de fusil à la suite d'une banale querelle.

C'est beau, l'Amérique ! Si à la place d'un misérable adolescent noir, il y avait eu un général nazi, il aurait été libéré illico !

⁂

UNE USINE RUSSE EN FAILLITE : ELLE NE PAYAIT PLUS SES OUVRIERS

Pour la première fois, la presse soviétique révèle un véritable cas de « faillite » d'une usine, qui a été incapable de payer les salaires de ses ouvriers.

L'usine est située à Toula (200 km. au sud de Moscou). Les salaires des ouvriers pour le mois d'août de cette année n'avaient pas encore été payés à la fin de septembre. Les autorités locales du parti communistes, qui étaient d'ailleurs, depuis longtemps au courant de la situation de cette usine, sollicitèrent des prêts auprès d'autres usines pour que les ouvriers puissent être payés, le compte de l'usine à la banque d'Etat ne présentant qu'un important passif.

C'est curieux ! Si la nouvelle est exacte, il faut se demander quelle espèce de communisme et quelle drôle de dictature du prolétariat font le bonheur des prolétaires russes.

A todos los compañeros y simpatizantes

A raiz del rapto del vice-cónsul franquista de Milán — acto realizado en solidaridad hacia los compañeros libertarios detenidos por el franquismo y particularmente en protesta de la pena de muerte que se le pedía al compañero Jorge Conill — la policía ha detenido a cuatro jóvenes italianos en Milán por su participación en el acto.

Estos compañeros, estudiantes todos, serán procesados próximamente. Consideran que el proceso puede convertirse nuevamente en otra protesta contra el régimen tiránico de Franco y poner en evidencia ante la opinión pública la injusticia del franquismo.

Reciprocando la solidaridad de que estos compañeros han dado prueba con nosotros, y para contribuir al éxito del proceso y lograr que la opinión mundial se fije de nuevo en el drama español, hacemos un llamamiento a toda la militancia y a los antifranquistas para que contribuyan a la ayuda material de estos jóvenes libertarios italianos, quienes nos han demostrado con sus hechos que sienten el problema español tanto o más que los propios españoles antifascistas.

Las contribuciones pueden ser entregadas a las FF. LL. de la F.I.J.L. o enviadas directamente a nombre de Luis SOS, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.), C.C.P. 267-48 à Toulouse.

Confiamos en la comprensión y máxima ayuda de todos.

La Comisión de Relaciones de la F.I.J.L.

El inválido de nuestra guerra merece atención, consideración y respeto. Negarle estos atributos, sería para todos motivo de vergüenza.

⁂

Trabajando, consigues vivir modestamente. ¿Te preguntas alguna vez cómo viven los mutilados que no pueden trabajar?

Los donativos para los inválidos pueden ser enviados a la siguiente dirección:

Alejandro Trapero
C.C.P. 474--33 Bordeaux
Peyrettes
MACAU (Gironde)

REPORTAGES

Correo del Interior

Un funeral por Mil Millones

Suficientes pruebas existen para probar no es un ejemplo de la leyenda negra, sino la irrefutable prueba del divorcio existente entre pueblo y régimen. Véase «La Vanguardia Española», órgano arrogante de españolismo, publicar en primera página las declaraciones del Sr. Navarro Rubio a su regreso de Washington. Arrogantes frases, magníficas perspectivas, grandes amigos: «El orden y la paz que gozamos en lo político; la ortodoxia y el equilibrio que manifestamos en lo económico, nos presentan como algo más que un maravilloso país turístico...» (**La Vanguardia,** 26-10-62).

Los ojos y oídos del Apocalíptico Cuerpo Sinfónico, del Ejército Burocrático del Ministerio de Información y Turismo no se habían enterado de los cuerpos de más de mil personas arrastradas por los desbordamientos del Besós y Llobregat, ni siquiera del nombre de Sabadell, Rubí, Tarrasa, toda la zona del Vallés.

Lo interesante para el Sr. Aznar eran las finanzas, la defensa de la sociedad como Fraga Iribarne trompeteaba el día 24, en el mismo diario, mientras en la última página como en el caso de las víctimas del día 25, dejaba en letras minúsculas, sin importancia, el Consejo de guerra sumarísimo contra tres «terroristas» (ahí está la edición) justificando dónde están los intereses de la España de Franco. De manera que gracias a la emisora de Radio Barcelona, cuando las voces humanas, exentas de la parodia burocrática, las voces pidiendo ¡Solidaridad! con la tragedia de nuestros hermanos, galvanizaron y pusieron en tensión algo que nunca ha tenido el burocratismo oficial, Barcelona se bastó para acudir con su pueblo, recordando por los que vivieron las terribles tragedias, los bombardeos de la aviación de Franco, y movilizó el sentimiento solidario. ¡Era el pueblo! Eran voces pidiendo solidaridad, parecían voces de los libertarios; no era un acto oficial de los mangantes fascistas, sino esa fibra sentimental, el tesoro que tiene el pueblo y la opinión humana de Cataluña. Se llenó el pabellón de Deportes de ropas y alimentos. Desafiando la lluvia, el pueblo, llenó las cajas de camiones, el interior de los coches. Vibró el sentimiento mucho antes que el Estado, **católico social** hiciera acto de presencia. Fué una **Operación anárquica,** dijeron los voceros periodísticos.

Pero recibamos la tempestad oficial: Muñoz Grandes, el heroico general que prometió devolver a las madres españolas, devolverles sus hijos cargados de gloria, y a los ministros; veamos los actos religiosos, los féretros de las víctimas; deleitémonos con las tiradas especiales de las revistas y coloquemos, dejemos paso libre a la máquina propagandística del Ministerio de Información.

Y entra bajo palio el corazón de Franco, con su gorra de plato de general. Veamos de rodillas todo el generalato y ministros en la catedral de Barcelona. Las rotativas dan rienda suelta. El Requiem se convierte en Aleluya para Franco. ¡Mil muertos! Puede creer el pueblo español? ¿Pueden los catalanes creer en el dolor del Caudillo? Digámoslo con sinceridad porque, despierta la opinión después de la tragedia, lo ve. Lo importante son los mil millones de pesetas.

El Sr. Navarro Rubio, no ha podido convencer a los judíos industriales de Sabadell y Tarrasa. Hombres de presa, estirpe de tiburones, su ultimatum de cifras es una clara definición de su sentimentalismo económico. No son los amigos del Fondo Monetario Internacional. El estadista de las finanzas Navarro Rubio, mueve su cabeza afirmativamente. ¡Funerales hipócritas! ¡Humanismo oficial! ¡Función macabra a cargo de las pobres víctimas! ¡Gran operación financiera para la burocracia! Día de gloria para los zánganos verticales.

Y aparecen los relatos en primera plana de sacerdotes y monjas, de la Secretaría Femenina; desatada la gloria oficial. Los muertos se entierran. Estos caídos, ¿por quienes son?

Se puede decir dónde están los culpables. ¿Dónde están las causas? Oficialmente la respuesta es de la mentalidad de Felipe II. Los elementos. Corrientes de aire frío, convulsión de nubes y tormenta en una zona que en este caso es el Vallés. La Escuela Oficial de Periodismo puede diplomar a sus maestros pero recordemos y preséntese las responsabilidades. Nadie se acuerda del mitin radiofónico de Sabadell, marzo de 1953. Oradores: el Sr. Marcet y el general gobernador de Barcelona Acedo. Un episodio trascendental, viviendas para los trabajadores, barrios modernos, consignas de Franco. Era un acto oficial, dedicado al filántropo cristiano. Se radió oficialmente y hubo difusión publicitaria.

A los nueve años, ahí está la tragedia. Conocemos a los responsables. Los alcaldes, procuradores, las jerarquías sindicales, los agentes de propiedades rústicas, con ese afán de robustecerse económicamente, bajo todas las inmoralidades, han vendido terrenos en zonas antes desiertas, sin valor alguno.

Véanse Las Arenas de Tarrasa, contémplense las márgenes de los precipicios del río Ripoll, encajonadas las fábricas de aprestos de Sabadell dentro del desfiladero del mismo cauce. Ahí están las casas hechas de bloques de arena y un poco de cemento por los trabajadores. ¡Cuánto se paga por el alquiler de una casucha! Auténticos barrios morunos como el Ca l'Uriach, las rieras de Rubí, con magníficos slogans de ¡zonas de porvenir!

Las márgenes del Llobregat y del Besós, como en tiempo de los romanos, pero hoy pobladas y explotadas, con magníficos negocios del urbanismo. El cemento es para los estadios de fútbol, para las pistas de las bases norteamericanas, para los templos faraónicos como el Valle de los Caídos, para incrementar el turismo residencial, perspectivas deliciosas para todo el que quiere vivir bajo el sol económico de Franco.

Ningún fabricante de Sabadell o Tarrasa, no tiene su piso residencial en Barcelona, Muchos, sus yates, fincas rústicas, chalets, en la costa Brava, avionetas. Armonioso concepto económico. Las fuerzas vivas, tienen su palco en el Liceo, su tribuna en el Abon Camp.

En cambio, los trabajadores, ni siquiera t i e n e n el firme que conduce a los lugares de explotación. Carreteras vecinales, llenas de lodo o polvo. Desplazamientos lentos, jornadas de 14 horas. ¿Para qué seguir si está abierta la responsabilidad sin límites, demostrada y probada con esta verdad amarga que es la realidad social del fascismo? Ribadelago, Sevilla, Valencia, Santander, Gerona, Castellón, Alicante...

Nadie cree en esa aflicción, en el sentimiento de un Estado con arrogantes imbéciles. Todas las instituciones del Estado fascista tienen la responsabilidad. Estos caídos no merecen el trompetazo oficial nocturno. Son los caídos por la corrupción fascista.

El Sindicalismo vertical ovaciona al Caudillo; viviendo de su sindicalismo, se arrodilla y ora por los mil millones. Las hienas financieras barajan cantidades. Los Bancos admiten donativos para los damnificados. Los muertos no pueden volver a levantarse. La felicidad no puede existir en los hogares deshechos.

La facción tecnocrática-financiera, el burocratismo de las brigadas de funcionarios, no puede eximirse de responsabilidades. Es inútil fingir más. La nueva generación, tiene sus caídos por el culto sacrosanto del totalitarismo azul. El partido oligárquico azul con sus planes de desarrollo no es más que el funeral apocalíptico de los mil millones a beneficio suyo.

La paz de Franco es el terrorismo blanco, cebado por obra y gracia de su economía.

DAVID ROURE

DESDE TANGER

Codicia y Sorpresas

Esta hermosa ciudad tangerina, balcón del Estrecho, su larga y arrogante playa, admiración de cuantos pueden disfrutar de la misma. Ciudad tan codiciada por tantos truhanes de toda laya y de malévola catadura social, cuántos han hecho de este magnífico y acogedor pueblo un bastión para sus fines y sucios manejos.

El francofalangismo tuvo sembrado el terror en la ciudad de la forma más inicua, teniendo extendidos sus tentáculos sobre toda la zona norte de Marruecos, y hoy, a pesar de la independencia en todo el territorio marroquí, quedan una cantidad de soplones y pájaros de mal agüero sometidos al franquismo clerical, mientras los verdaderos antifascistas tenemos que andar con pies de plomo.

Pero no, que aún quedan varios de los que un día fueron refugiados políticos, y para su hedionda desgracia bien por egoísmo personal o por sucia corrupción prestan su servicio incondicional a los centros facciosos españoles.

Entre estos, uno de los más destacados fué el creador y director del Banco Inmobiliario y Mercantil de Marruecos, D. José Andreu; hoy reside en Barcelona y será de los banqueros el millonario más potente, todo ganado en Tánger con el sudor de su frente; otro forjador de la República española y gran amiguete del franquismo.

También son varios los judíos que desertaron de esta ciudad y fijaron su sede en Madrid; claro está que son uña y carne de don Paco; sus firmas bien conocidas en la bolsa internacional: los Hassane, los Salama y Toledanos, etc., todos trabajadores millonarios y condecorados por el gobierno franquista por sus buenos servicios durante la guerra civil española y después en la mundial, donde los tres primeros actores fueron Hitler, Mussolini y Franco. ¡Qué sorpresa! Mientras los judíos morían en los campos de concentracinó y hornos crematorios, estos hermanos de religión financian y prestan su ayuda incondicional al fascismo. ¡En la vida, cuánta mentira!

También se reciben muchas visitas de todas clases sociales; por lo regular todas muy amenas y cordiales; ahora la que más se airea es la de Lister. Hay muchos comentarios entre cortinas, pero no creo, según rumores, que para los jóvenes de Partido haya sido muy halagüeña, pues según las malas lenguas creo que, acuciado por preguntas de los muchachos, él no supo dar respuestas claras y convincentes, y la juventud, siempre tan traviesa, inició la retirada y se quedó con los cuatro viejos incondicionales, como siempre. ¡Una verdadera pena!

Radio Sevilla nos da unas noticias sensacionales, pues en una de las reuniones sindicales propuesta por el gobernador y con asistencia de generales, alcaldes, asesor eclesiástico, etc., etc., todos menos trabajadores, decía: «Es una vergüenza que el chabolismo exista en Sevilla». El Sr. Utrera Molina, gobernador por la gracia del Caudillo, aun no se enteró de que en España en todas las capitales y pueblos hay más chabolas que casas. Para que luego digan que la economía no está a flote; pero que muy requetedispuesta a entrar en el Mercado Común Europeo por la puerta grande.

Ésta es la España franquista.

REPE

NOTA ACLARATORIA

Habiendo aparecido en «ESPOIR» un escrito bajo el título «El Ateneo Cervantes y los libertarios de Lyon», en el que sus firmantes se dan por aludidos en una de mis «Lionesas» —«Una lanza por el Ateneo»— debo aclarar lo que sigue:

Que cuando escribí la citada «Lionesa» no tenía, ni por asomo, la menor intención de aludir a nadie personalmente, me dirigía a todos los compañeros en general y no sólo a los de Lyon, sino a los de toda Francia. No comprendo, pues, como han podido darse por aludidos los firmantes del escrito en cuestión, sobre todo que a la mayor parte de ellos no los conozco.

En cuanto a lo de pedantería, acción unilateral, metedura de pata, etc., queda a juicio de los lectores, que hayan leido ambos trabajos, decidir de que parte están; yo por la mía no me siento afectado en lo más mínimo.

Hecha la aclaración pertinente, debo también decir que estimo inútil toda polémica sobre una cuestión que no la merece y que a ella pongo punto final.

Manuel BERNABEU.

« La guerre est une opération par laquelle des gens qui ne se connaissent pas se massacrent pour la gloire et le profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas ».

Paul VALERY

Libres opiniones

Carta abierta a Javier de Toro

(AUTOR DE LAS CRONICAS «BAJO LA CRUZ DEL SUR»)

No es la primera vez que leo tus crónicas en «ESPOIR». No sé quien eres ya que tu nombre no figura en los registros de nuestra C.N.T. en Chile. Me presumo que ocultas tu verdadero nombre bajo el seudónimo con que firmas, lo que equivale, entonces, a «tirar la piedra...». Siendo así, me explico el motivo: tus crónicas nada halagadoras para este país que, como dice su himno nacional, es «un asilo contra la opresión».

Achacan al perro la virtud del agradecimiento, pero, nosotros, los hombres formados en ideales supremos, debemos rivalizar con el cuadrúpedo para arrebatarle ese blasón.

Parece que olvidas que Chile fué uno de los primeros países en abrir sus puertas a los refugiados españoles en aquel calamitoso año 1939, siendo presidente de esta República el respetable Pedro Aguirre Cerdá, gran amigo de la República Española, por cuyo sostén pasamos calamidades innúmeras. El trato que acá recibieron los cientos de compañeros llegados a ésta fué envidiado por los que hubieron de refugiarse en otros países llamados democráticos (?). Todos ellos —y los que llegaron después— en su mayoría asalariados, han reconstituido su hogar en este tierra que, si bien no es un paraíso, está exenta de aventuras político-militares, lo que equivale a tranquilidad, cosa poco corriente por estos lares americanos.

En lo que se refiere a libertad, se puede afirmar —sin temor a equivoco— que es la mejor cultora de ella, no sólo en América Latina, sino en el globo terráqueo. ¿Que a veces se abusa de ella? Mala suerte. No olvidemos el dicho: «Más vale que sobre...».

Es tanta la libertad de acción de que se disfruta en este rincón que, cualquier español HONRADO Y CON GANAS DE TRABAJAR, puede vivir decentemente, pues los puestos privilegiados les son reservados por la personalidad que llevan dentro. Además no sucede como en Rusia y satélites, adonde es fácil entrar y casi imposible salir. Acá, el que no está contento se «manda cambiar» (se va, en castellano) y asunto concluído.

Tu última crónica («ESPOIR», nº 45) es un insulto a este país a quien agradecemos constantemente, en tribunas y escritos, la hospitalidad que nos brinda. No somos nosotros los indicados para informar al mundo de los defectos que puedan concurrir en sus ciudadanos. Si fuesen perfectos... no «pintaríamos» nada, seríamos alumnos en vez de maestros.

Sabes muy bien que unas crónicas aparecidas en la prensa italiana, enviadas por corresponsales destacados al reciente Campeonato Mundial de Fútbol, en las que se hacían comentarios desfavorables sobre la vida en este país, provocaron una reacción hóstil contra la tranquila colonia italiana residente. ¿Acaso pretendes —fácil de conseguir si algún chileno leyése tus crónicas— desencadenar una tormenta que nadie desea?

Creo que lo mejor sería tu silencio al respecto o que partieses en busca de ese paraíso soñado por tí. Mas no olvides que si acá te llaman «coño», en otros lados te llamarán «gachupín», «gallego», «raza sucia» o cualquier otro epíteto. Quizás si volvieses a la aldea que dejaste no oirías estos adjetivos, aunque sé que te guardarías de despotricar públicamente contra el régimen, con la libertad que acá lo haces siendo un refugiado. Los que pasamos cuarenta y ocho horas semanales trabajando codo a codo con los chilenos, censuramos tu actitud por incorrecta. Allá cada uno con sus virtudes o defectos, aunque nuestra misión es tratar de corregir estos últimos sin reparar en la nacionalidad de sus poseedores.

Y para terminar, una anécdota:

Un día nos encontramos en Montauban con un campesino español que había trabajado, desde que se refugió en Francia, en una «ferme». Nos contó, enojado, que había decidido abandonar el trabajo. Al preguntarle qué razón le había llevado a tomar tan grave resolución, nos dijo: «Fijáos que llevaba más de diez años trabajando con esos franchutes y no ha habido manera de que aprendiesen el español para podernos entender».

Aplícate el cuento, Javier de Toro.

Vicente del SOLAR ROMERO.
Santiago de Chile, octubre de 1962.

COLLABORATION

Comentario

De ayer y de hoy

QUIENES contemplan seria y detenidamente la marcha de las cosas por estos andurriales terrestres, a los cuales hemos venido a consumir nuestra mísera existencia, pensarán que muy difícil le será al mundo encontrar remedio a sus males, con los tantísimos bribonzuelos como deambulan por él haciendo tabla rasa del respeto debido a las cosas y a las personas, olvidando así que en todas las épocas se cocieron habas, como suele decirse, si bien no en la cuantía y clase que se presencia en los momentos actuales, en los que ese enjambre de haraganes y pillos de toda laya toman al mundo por garito y en él actúan de jugadores de ventaja o de cortadores de oficio.

Y pues todo tiempo tuvo sus pícaros, recuerdo que cuando yo era mozalbete y correteaba, cual pájaro suelto, por mis Madriles, pedazo de España que ayer fué cuna de mi nacimiento, solaz de mi infancia y refugio de mis pesares y alegrías y hoy es motivo de mi nostalgia, cierto día vino a llamar mi atención un cartel fijado en la fachada del «Cine de la Encomienda», sito en la calle del mismo nombre, y una de las arterias más populares de los barrios bajos madrileños, en el que se leía: «Hoy, sensacional acontecimiento. — Presentación del Profesor Andrine. — Juegos de emoción y de sorpresa a lo vivo. — Entrada, 15 céntimos».

Decididamente, el espectáculo no pudo ser más sensacional y originalísimo. Levantado el telón, y a continuación de unas tonadilleras de tres al cuarto, fué presentado el tal Andrine por un tartajoso, con una cara que asustaba al miedo, el cual apareció luciendo raída levita y bombín marrón, quien al compás de los sones de un viejísimo piano, falto de alguna que otra tecla, y tras de aparatosas reverencias al público que abarrotaba la pequeña sala, aplaudido por la claque y el respetable, y de anunciar, con mal disimulado acento extranjero, que iba a realizar los dos más hábiles juegos de su repertorio, comenzó:

—**Señogas e señogues:** Nada en las manos, nada en los bolsillos, nada en los sobacos. Y, sin embargo — del bombín sacó una pelotita, y botándola sobre el piso del escenario, agregó —: es de goma, **señogues,** es de goma.

Acto seguido, y ante el asombro de los espectadores, prosiguió:

—Nada en las manos, nada en los bolsillos, nada en el sombrero. Y, sin embargo — del cajón de una mesita situada a su derecha extrajo un ceneque, de los que entonces valían cinco centimitos, y exclamó: ¡Un panecillo, **señogues,** un panecillo! — se lo engulló — y arguyó : Ahora, nada, nada, nada.

Bajaron el telón; los espectadores mirándose unos a otros; la claque aplaudió, y todos salieron comentando: ¡Vaya tío más «salao»! Es todo un «artistazo».

Pero,era de esperar, como en el Madrid de aquellos años aún quedaban muchos «guasotas», uno de los tantos dióse por chasqueado, y a la segunda noche de actuar aquel genio del camelo lo esperó, y cuando Andrine pisó la calle, recibió tal chaparrón de coscorrones y bofetadas, que al pobre no le quedaron ganas de volver más por los escenarios con sus «juegos de emoción y de sorpresa a lo vivo». Vapuleos estos que hoy no se dan porque se acabaron los «guasotas» y ahora, los muchos son «modosos».

¿Que por qué el relato de tan intrascendente caso de ayer? Pues porque viene a pelo con el de hoy de don Antonio Garrigues, embajador de la España del Generalísimo en Norteamérica, quien a primeros de octubre, como un «Andrine» cualesquiera, se presentó en el Instituto Español de Nueva York. Y después de, nada en las manos, nada en los sobacos, nada en la cabeza (no llevaba sombrero), sacó de un bolsillo un rollito de papel, que pausadamente desenrrolló ante las miradas de sus repanchingados oyentes, y como diciendo: ¡y lo que aquí el Caudillo me dictó, mantenido está por él!, y de puntualizar que la Cruzada salvó a Europa del comunismo, que la República española, minada por los moscovitas, dictó una Constitución que hería profundamente el «sentimiento religioso español» y otras palabrejas, que por demasiado dichas nadie las toma en serio, si bien la danza sigue favoreciendo a la caterva franquista, por razones de «estrategia», aseveró que es un «hecho histórico bien conocido el que la no participación española en la guerra mundial... tuvo incalculables consecuencias en el cómputo final.»

Naturalmente, pues a no ser por ese claro, preciso y estentóreo, ¡NO!, que Franco endilgó al Führer, a pesar de que éste le ofreciera Gibraltar, si entraba en el **fregao,** y que tanto enfureció al amo del Reich, como así lo ha confirmado, no ha mucho, en el programa de la Televisión Francesa «Cinco columnas a la una», el «honorable» doctor Smidt, intérprete de Hitler («Madrid», 17 octubre), a buen seguro que a estas alturas los Aliados serían polvo o barro «na» más. Pues... ¡ahí es nada si a don Paco le da la ventolera de echarse «p'lante» con todos los del yugo y las flechas al lado de Adolfito y Benitín. De pensarlo solamente, dan mareos. Por eso los Aliados siguen pagando con buena moneda la factura de tan «gallarda» negativa.

Dejando a un lado muchos pasajes del discurso del señor Garrigues, atendamos qué otras cosas dijo: «España ha estabilizado su moneda y está proyectando lanzar un impresionante programa de desarrollo... La ayuda norteamericana ha contribuído generosamente a nuestra reconstrucción económica desde 1953. Gracias a estos esfuerzos... la economía española ha retornado a las condiciones normales... Naturalmente, el programa de desarrollo habrá de contar con la debida financiación... la ayuda extranjera sería eficaz. Como ustedes saben, las inversiones privadas en otros países se han sentido atraídas por la economía española»; pero es el caso — esto lo decimos nosotros — que hacen falta muchos más buitres para devorar España.

Claro que si los señores oyentes de don Antonio leen en «Ya», del 16 de octubre, «que una larga etapa de congelación de salarios... es causa principal de un latente estado de inquietud que no puede desconocerse... Y se formula ...que se actualice el salario mínimo interprofesional de 1956, ya entonces reconocido como insuficiente y con posterioridad reducido de hecho por una elevación del coste de la vida superior al sesenta por ciento» y bulle algo en sus molleras, es posible que digan: ¡Lagarto, lagarto, lagarto! Y en este caso, a la M... Garrigues con su sermón.

Ahora ustedes dirán, si no vale la pena sacar a colación bribonadas de ayer y de hoy.

Salvador INIESTA

Busca, Buscando

DE NUESTRA GUERRA

El agregado militar de la Embajada de la República Española, en París, era el coronel D. Antonio Barroso, tan republicano, que estaba conspirando — y consiguiendo — que el gobierno francés no vendiera armas ni municiones al gobierno legal español.

Posteriormente, este coronel, ya general, después de haber peleado contra la legalidad, ha sido ministro de la Guerra del gobierno de Franco.

¡Que así estábamos de bien servidos!

◆

Los apologistas de León Blum aseguran que éste, ateniéndose a la realidad política, acordó que se pudieran vender armas y municiones a la España legal, pero que al día siguiente un consejo de Gabinete se opuso a ese derecho; oposición que se manifestó también en el Consejo de Ministros.

Estas cosas ocurrieron los días 6 y 8 de agosto de 1936.

Los mismos apologistas afirman que el acuerdo fatal había sido impuesto por Inglaterra, afirmación pueril, ya que, por entonces, nada impedía a Francia prescindir de la opinión del gobierno inglés.

Por aquellos días no existía el peligro de provocar un conflicto europeo porque ni Hitler ni Mussolini estaban en condiciones de declarar un conflicto armado. Hitler estaba muy lejos de hallarse preparado militarmente y Mussolini tenía harto trabajo con la invasión de Etiopía.

A pesar de todas estas verdades se dejó indefensa a la República Española.

Socialistas y republicanos europeos pagaron bien cara su estulticia, pese ese es un magro consuelo para los españoles.

UN VIRAJE

En el mes de marzo de 1935, ante el rearmamento de la Alemania de Hitler, el gobierno francés decretó el servicio militar de dos años. Y en aquellos días León Blum declaró que si llegara una agresión nazista «los obreros se levantarían para resistir a la agresión», a lo que respondió Maurice Thorez: «Nosotros no toleraremos que las clases obreras sean lanzadas a una pretendida guerra de defensa de la democracia contra el fascismo».

En la Cámara socialistas y comunistas votaron contra el decreto de prolongación del tiempo del servicio militar, y la prensa de los dos partidos hizo una gran campaña contra el gobierno.

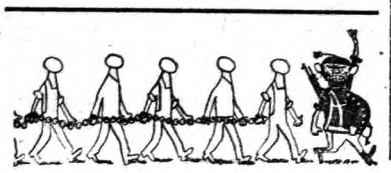
Pero resultó que menos de dos meses después, el 2 de mayo del mismo año, se firmó un pacto franco-soviético garantizando por cinco años la asistencia mútua en caso de agresión. Este pacto fué tratado por Laval, el fusilado después, en 1945, por traidor.

El 15 de ese mismo mayo, Stalin declaró públicamente su conformidad con la política de defensa del gobierno francés.

Inmediatamente, los discursos y la prensa comunista apoyaron ruidosamente los programas de armamento y el servicio militar de dos años, contra el que habían votado poco tiempo antes.

Ese fué el principio de la larguísima serie de VIRAJES que no han cesado de hacer los dirigentes comunistas, con la borreguil aceptación de sus huestes coletudas, que a esas maniobras las llaman DIALECTICA, sin saber, es claro, lo que dicen.

Serafí ROIG



Acotaciones

"PEIRO EN LA CARCEL DE VALENCIA"

(CON INTENCION ACLARATORIA)

«Las verdades son frases, expresiones, palabras unidas unas a las otras, enhebradas en extremo y ordenadas en líneas ; esas palabras forman la lógica, la ciencia, la filosofía.»

Max STIRNER.

...Y, una vez formadas las líneas, estas deben corresponder siempre a la Verdad, con mayúscula.

Cuando nuestro querido compañero Juan Peiró tuvo entrada en la Cárcel Modelo de Valencia, no traía más recomendación que su entrega por la Gestapo a la Policía franquista. Era, pues, uno de tantos.

Si alguna consideración le merecía al director de la Prisión, no era originaria de las consignas de los altos jerifaltes del Estado nacional-sindicalista. Don Rafael de Toledo y Barrientos, que así se llamaba el conspicuo cancerbero —téngase en cuenta que Barrientos adoptó el «de» y la «y» después de la victoria franquista— fué, durante el período revolucionario, jefe de servicios en el Penal de Cartagena. El origen de su respeto hacia la personalidad de Peiró tuvo origen: Primero en su integridad y después en las constantes visitas de padres marianistas de Mataró, quizás en gratitud de no haberse cometido contra ellos ningún desmán en el período revolucionario, y de ello la gratitud; y segundo por las visitas del Jefe de Falange de Barcelona y de miembros del «nacionalsindicalismo» catalán, que estos sí llegaron a hacer las deshonestas proposiciones colaboracionistas, siempre rechazadas por Peiró, con dignidad.

La cortesía del Director, era ejercida con la mayoría de los reclusos, sin distinción. Es cierto que, muchas veces, llamaba a Peiró a las oficinas de la Dirección y allí departía con él muchos problemas, de los cuales Peiró no hacía referencias ni comentarios.

Durante el período de mi estancia en dicha mansión —14-9-39 al 3-5-43— las celdas comportaban quince presos, y tan sólo trece para dormir. Los restantes de cada celda, tendían sus petates en el suelo de las galerías.

Tan sólo en las celdas de los condenados a muerte, «vivían» once víctimas, y estas ocupaban casi todas las plantas bajas de las cuatro galerías de la Modelo.

Téngase en cuenta que cada galería disponía de unas ciento veinticuatro celdas utilizadas para permanencia de presos. El total, durante el período de mi estancia, se cifraba en una oscilación de ocho mil a ocho mil quinientos reclusos. ¿Cómo se vivía? Mejor sería decir: ¡Cómo se moría!

Durante dicho período, jamás hubo celdas de pago. Las que, en tiempos normales lo fueron, se denominaba de «distinguidos». Allí destinaban, aparte algún que otro recomendado, artistas, escritores, algún que otro médico, abogados, etc. Peiró, permaneció en ellas muy poco tiempo. Le gustaba la convivencia con la «masa» y, durante bastante tiempo «convivimos» en una celda del primer piso de la cuarta galería.

La mayor «delicadeza» demostrada por Barrientos hacia Peiró, fué el propio día de la «saca». Peiró, habitualmente, usaba siempre pijama. Y, el día fatídico, no era una excepción a la regla, pues nadie sabía cuando le tocaba la «liberación franquista». Fué el propio Barrientos quien fué a la celda a por Peiró y, al darse cuenta de la finalidad de la visita, quiso Peiró cambiarse de atuendo y Barrientos, con los números de la guardia civil de escolta que tenía a sus espaldas, le dijo a Peiró que para la visita que tenía que recibir se hallaba bien trajeado.

Unos datos de carácter general: durante el período de los cuarenta y cinco meses que permanecí en la Modelo de Valencia, clasificado en el art. 238 del Código castrense, con la agravante del 143, pudimos anotar un total de «sacas» de CINCO MIL OCHOCIENTAS CINCUENTA Y SIETE VICTIMAS. Hay que tener en cuenta, que entonces, toda Valencia era una cárcel. Habían presos en las Torres de Cuarte, en Monteolivete, en Porta-Coeli, en San Miguel de los Reyes, en la Prisión de Mujeres, etc., y que de estas prisiones no pudimos llevar control de las «sacas». Se instituyeran en Valencia catorce juzgados militares. Doce actuantes, uno de trámites de expedientes y uno de ejecuciones de sentencia.

De los millares de fusilados en los paredones de Paterna, los nombres de los «sacados de la Modelo de Valencia» eran periódicamente transmitidos a la calle por los medios a nuestro alcance. Seguramente que alguno o algunos compañeros tendrán a buen recaudo, dichas listas, para el momento oportuno.

En todas las sacas tronaban los gritos de vivas a la C.N.T., a la F.A.I. y a la Revolución Social, a sabiendas de que ello reportaba la merma de visitas, de entrada de comidas y paquetes y la prohibición de los cotidianos paseos.

También fué espectacular la «saca» del médico valenciano Don Juan Pesset, que en esa mañana había intervenido a un compañero, en la operación de una hernia. La de los hermanos Pellicer, de la Columna de Hierro. La de Molina Conejero, la del Director de «Correspondencia de Valencia» y sesenta más, en las vísperas de la Navidad de 1939. La de treinta y nueve condenados a muerte de un pueblecito de la carretera de Barcelona, que fueron fusilados en su pueblo en una mañana, como inicio de las fiestas de dicho pueblo. Y la lista se haría interminable.

Defacciones: si las hubo, y en nuestros medios. No faltaron las colaboraciones poéticas de un redactor de «Fragua Social» y de un artista pintor, en el periódico «Redención», fundado por el padre Pérez del Pulgar, el «inventor» de la redención de las penas por el trabajo. Y tantas otras, que no tocaban, precisamente, a nuestros medios.

Asombro: si nos causaba este «vivir» carcelario. Pero más asombro todavía cuando algún destacado compañero era puesto en libertad sin haber pasado por los tribunales. Los comentarios producidos por no poca ignorancia se cernían alrededor de los puestos o cargos que dichos compañeros habían ejercido. Pena y asco, nos eran el producto de esta falta de consciencia de los que se decían compañeros.

Notas simpáticas, también las hubo. Recuerdo que un ilustre otorrinolaringólogo, supo conquistar el corazón de una monja con la cual se casó al ser puesto en libertad. Lo merecían: él un apuesto caballero de buena planta física; ella, un cromo.

Como es fácil colegir, esto sería interminable, pues que, felizmente, la memoria no nos es infiel. Como botón de muestra, basta, pues nos rendimos a la escasez del espacio. Pero como la memoria nos nos falla, la salud nos acompaña y conservamos bien el físico, pese a lo avanzado de la edad, puede que otra vez seamos más explícito. Y conste que cumplimos los cuarenta y nueve abriles cuando entramos en la Celular de Valencia.

Marruecos, octubre de 1962.

José DACK.

HUMOR ESPAÑOL

EN EL TRIBUNAL

El abogado pide circunstancias atenuantes por la avanzada edad de su cliente.

El juez: —Pero si es más joven que todos los componentes del tribunal.

Insiste el abogado: Tengan en cuenta que él ha trabajado.

INTERNATIONALE

Libres opiniones

Otra vez la Carta de Amiens

En «ESPOIR», número 44, el compañero Serafí Roig, resucita una vez más la polémica alrededor de la Carta de Amiens. Polémica digo. Porque por tratarse de un documento turbio y ambiguo, el que más ha contribuído a la desviación del movimiento obrero, fué, desde su aparición a nuestros días, el más discutido. Y si desde su aparición fué rechazado por los partidarios de la A.I.T., con más razones lo debe de ser hoy, después de experimentados sus negativos resultados.

Después de varias consideraciones sobre cuestiones de tendencias y reproducir algunos apartados de dicha carta, termina preguntándose el compañero Roig, si no podrían «reconciliarse dispares opiniones a base de la Carta de Amiens».

Un análisis de la Carta de Amiens, y los resultados de su aplicación en los movimientos que la adoptaron, puede ser siempre provechoso. Pero querer demostrar la validez de dicha Carta, después de constatar los resultados negativos en los movimientos que por ella se orientaron, debe de ser detenidamente tratado.

En numerosas polémicas se argumentó, y se puede argumentar, que si los movimientos que adoptaron dicha carta se desviaron en las más opuestas direcciones fué porque no se han atenido al contenido de la misma. A lo cual se replicó: Que el contenido de la Carta de Amiens, es tan ambiguo y confuso, que en nombre de la misma las orientaciones más contradictorias se pueden justificar.

En cuanto a que dicha carta pueda servir para reconciliar dispares opiniones, basta recordar que las dos centrales C.G.T. y Force Ouvrière, que se orientan por la misma, están en completo desacuerdo. Y en el seno de cada una hay graves luchas intestinas por opiniones dispares que dicha carta no concilia.

En cuanto a la reconciliación de la Carta de Amiens con las ideas anarquistas o con el movimiento de tendencia anarquista, es imposible. En su declaración de principios, que fué considerado lo más válido de la misma, hay cuatro citas diciendo que el proletariado debe librarse del capitalismo o el patronato. Y no hay una sola mención de que deba librarse del Estado. Si tales declaraciones pueden reconciliar a los que sólo luchan por la abolición del patronato capitalista, se comprende que no puedan servir para reconciliarse estos con los que luchan contra el capitalismo y el Estado. Porque la desigualdad y el poder económico no termina con la desaparición del patronato capitalista, sino con la desaparición del Estado. Tal como sucede en Francia, sin ir a Rusia.

Es el Estado, de acuerdo con los grandes directivos de las centrales, los que estipulan salarios que van de los 38.000 francos por mes, a los 2 y 300.000. Con lo que el poder adquisitivo de un obrero es seis y hasta ocho veces mayor el del uno que el del otro. Por lo que se comprende que bajo la administración del Estado y las centrales que se orientan por la Carta de Amiens, la desigualdad y el poder económico, no desaparecen con el patronato, sino con la desaparición del Estado y las sindicales que lo apoyan. Lo único que disfrutan en común los trabajadores, para conseguir tan desiguales salarios es el sacrificio en las luchas para lograrlos y por igual el título de camaradas.

Se habla en dicha carta de los derechos de la clase obrera y se esbozan sistemas futuristas en los que los trabajadores serían felices. Tesis que se encuentra en las encíclicas de Reyes, Papas y de todos los partidos obreristas. Lo más importante sería explicar a la clase obrera y demás humanos cómo han de educarse para lograr tales propósitos, lo que callan, o mejor aún, lo mistifican. Pues se dice en dicha carta que el movimiento obrero debe desenvolverse fuera de toda idea religiosa, política o filosófica. Y si se tiene en cuenta de que estas tres expresiones del pensamiento, que son las que juegan el mayor papel en las comunidades humanas, son desechadas, queda por saber en qué concepciones se han de inspirar los obreros y demás humanos para adquirir nociones de sus derechos y deberes para luchar por una convivencia en común.

La falta de nociones sociales en los obreros de las centrales que se orientan por la Carta de Amiens y las más variadas corrientes políticas, las suplen los líderes que piensan por ellos y los conducen por el buen camino... Y si estos movimientos aportaron algo a la emancipación de los oprimidos, será necesario que alguien lo demuestre.

El sindicalismo que se basta a sí mismo, que defiende la Carta de Amiens, no les era desconocido a los animadores de la A.I.T. En el Congreso anarquista de Amsterdam (1907) hubo entre Pierre Monatte, líder destacado de la C.G.T., y Malatesta, una polémica en la que la corriente del sindicalismo puro y el movimiento de tendencia anarquista, que encarna la A.I.T., fueron encarados.

La A.I.T. tiene su carta y cada sección de la misma tiene la suya, que difieren en lo que son diferencias peculiares de cada país y coinciden en lo que es fundamental. Y, por ejemplo, en la C.N.T., para aconsejarnos otra carta que la que ella se ha dado, se debe empezar por demostrar los fallos de dicha carta para reconciliar dispares opiniones. Y como nuestras modalidades orgánicas se pueden siempre mejorar, con tal propósito debe ser planteado en el seno de la organización para que sea discutido por la base y en sus congresos, antes de aconsejarnos cartas orgánicas, de cuya eficacia para el logro de la emancipación humana no hay pruebas teóricas y menos experimentales.

S. FERNANDEZ

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

CARTAS A LA REDACCION

Perpinyà, 29 d'octubre 1962.
Sr. Director de «ESPOIR».
Toulouse.

Señor:

Después de haber leído las palabras dignas que Federica Montseny dedicó al Maestro Pau Casals, en ocasión de presentar en Toulouse su «Pessebre», he leído con mucha pena, el lamentable artículo que usted ha creído conveniente acoger en su periódico, que ha firmado mi conocido y casi diría amigo, Ferrán Callicó, en el número 21 del corriente.

Es evidente que todo el mundo puede opinar como le parezca, sobre todas las cosas del mundo. Nos hemos batido por esa libertad y no seré yo el que niegue este principio esencial de la persona humana. Pero es lamentable y hasta odioso, que el papel que tanto sudor cuesta el publicarlo, sirva a los placeres solitarios de un individuo que no hace otra cosa que especular con sus amistades para dedicarse al escándalo.

Cuando Callicó hace escándalo o lo pretende hacer, a sus expensas personales y con su exclusiva responsabilidad, nos hace sonreir, nos causa pena, pero no nos indigna. Pero cuando lleva sus elucubraciones mentales a las páginas de un periódico de la emigración española, es intolerable — a menos de sentirse solidario de sus opiniones—el permitirle que insulte de manera grosera e irresponsable a un hombre, que, por lo menos, merece el respeto que Federica Montseny le ofreció.

He tratado muy íntimamente a Casals y conozco muy de cerca todos los chismorreos a que alude Callicó. Y puedo afirmar, con las pruebas que sean, que todos los argumentos de Callicó son pura fantasía y pura mentira.

No hay gran hombre sin defectos, y es muy posible que el Maestro Casals los tenga. Pero es muy penoso tener que consignar que se le pueda insultar de la manera más innoble desde un semanario que defiende ideas libres. No creo que sea un hecho como este, que puede justificar el principio de la libertad.

¿Quién puede dirigirse a Casals y presentar mejor ejecutoria que él, en defensa de la causa de la emigración peninsular? Las pretendidas contradicciones del «gran maestro» son chismorreos de irresponsables. Y lo afirmo porque yo personalmente he vivido sus relaciones con Cortot, con Cassadó, con Truman, con la O.N.U. y con todos los que se han acercado a Casals durante los años que vivió en Prades. Y lo he seguido muy de cerca, después. Pretender que Casals cuida su propia personalidad, es sencillamente deshonesto. Y apelo el testimonio de todos los que le han conocido y tratado durante estos años, que son muchos.

El procedimiento de Callicó, sólo sirve para él. No hace más de dos meses que ha expuesto un cuadro en Paris, «Homenaje a Casals», y en el catálogo se sirve de todos los menudos detalles sobre su vida, inclusive dando el nombre de sus conquistas femeninas...

No, señor Director: ha sido un error de su parte ensuciar su periódico con este lamentable — repito este adjetivo para no buscar otros que merece, pero el lector no tiene ninguna culpa de comerse — soliloquio de este separatista que no tiene escrúpulo en acogerse a la lengua del «Tirano», mientras tenga la seguridad de que va a distinguirse con un escándalo más. Y pagarse una publicidad, sin la cual le es muy difícil vivir. Para los catalanes, al fin y al cabo nos puede placer que para insultar a Casals, tan groseramente, este excelente retratista que es Ferràn Callicò lo haya llevado a cabo fuera de la lengua materna.

Son muchos los hombres de la C.N.T. que conocen íntimamente a Casals y pueden escribir, como lo han hecho muy a menudo, sobre él. Claro que a nadie se le ha ocurrido de llamar asesinos y ladrones a unos determinados frailes. Pero no creo que usted

(Suite en page 6.)

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

SINDICALISMO Y COOPERATIVISMO

Dentro del mundo que se construye, con la nueva evolución de la técnica, de la mecánica y de la energía atómica, dando paso al automismo, no cabe duda de que bajo el poder y la avaricia desmedida del Capitalismo que trata de monopolizar de más en más la riqueza natural y social, aparte la presión que ejerce en la prensa, la radio, la televisión, etc., el trabajador corre el peligro de convertirse en una pieza más del mecanismo deshumanizado de la sociedad capitalista.

No se trata, a nuestro entender, de combatir a ultranza el progreso del mundo de la técnica, de la mecánica y de la Ciencia, ni tampoco la planification y la racionalización que se impone en nuestra época eminentemente económica e industrial, sino de lo que se trata es de que el trabajador, en tanto que productor y consumidor, así como factor humano, ocupe el puesto que como tal le corresponde en la dirección responsable de la sociedad moderna, única manera de terminar con el peligro de las guerras infernales que fomenta el gran capitalismo a través de su máquina de muerte: el Estado. Y única manera, también, de trabajar en el plano dela realidad al servicio de la justicia social y para que el tesoro de la cultura sea accessible a todo el mundo.

Mas para ello es de todo punto imprescindible la presencia de una fuerza, de una ética y de una inteligencia operante, que sepa exigir lo que por las buenas no quieren conceder los amos de la economía y privilegiados de la cultura. Pues las riquezas sociales, la ciencia y el patrimonio cultural, por ser producto del trabajo manual e intelectual de los hombres y generaciones que nos han precedido, no puede ser privativo de unos hombres o de unas empresas, sino que corresponde de hecho y de derecho a la comunidad, a la Sociedad.

En este caso el Sindicalismo, sin renunciar a sus ideales de origen, se presenta como movimiento capaz de aportar soluciones dignas y humanas a los problemas que agobian al trabajador en su triple función de productor, de consumidor y de hombre. Por ello, pues, al Sindicalismo le incumbe la responsabilidad de moverse de acuerdo a los problemas que se presentan en nuestra época, sin olvidar el gran peligro **bélico-nuclear** ni el problema **demográfico.** En este orden de ideas, tampoco podemos desestimar el factor Cooperativismo, ya que, además de ser un ramo de la Economía, agrupa alrededor de 150 millones de familias, o sea la cuarta parte de la humanidad, con su diversidad racial, de lenguas, de religiones, de concepciones políticas, con diversidad, en suma, sobre el plan económico; por lo que se nos impone, ante el espíritu de rapiña que impera en la economía liberal capitalista, de darle impulso a la economía cooperatista en su aspecto integral. Sobre este particular, España nos ofrece su colectivismo agrario tradicional, del que nos habló el ilustre sociólogo que fué Joaquín Costa, llegando a las realizaciones colectivistas durante la guerra y la revolución, cuyas colectividades, muchas de ellas de conjunto C.N.T.-U.G.T., en realidad no eran más que cooperativas de producción, con sus respectivas cooperativas de consumo, basadas en el tradicional principio de: «Uno para todos y todos para uno».

He ahí por lo que entendemos que el Cooperativismo se complementa con el Sindicalismo, ya que, por ser este una doctrina elaborada por hombres que aspiran a la liberación física y moral de todos los trabajadores del mundo, se presenta no sólo como un movimiento de acción que propugna por el mejoramiento económico del trabajador y garantiza su dignidad de hombre, oponiéndose a la ambición sin freno del patrono, deseoso de aumentar sus riquezas a costa del sacrificio del trabajador, sino que se presenta, también, como una corriente del socialismo libre.

Un ejemplo de esta aseveración lo tenemos en la Confederación Nacional del Trabajo de España (C.N.T.), que además de mantener la lucha en pie contra la explotación del hombre por el hombre y contra la tiranía emanada del Poder, tiende, también, a la superación del individuo y de la Sociedad, tanto en el orden físico como en el moral e intelectual. Su concepción del nuevo orden se basa en la justicia social y en la idea de organizar la sociedad federativamente, o sea contraria a toda centralización que tienda a anular al individuo y a la colectividad; en suma, implica la asociación del hombre a otros hombres, de la agrupación a otras agrupaciones, hasta llegar al organismo integral de toda la comunidad, alcanzando la unidad armónica en el concierto variado de cada hombre, de cada pueblo, región, etc., pasando, si es necesario, por el sacrificio consciente de parte de cada agrupación, de cada pueblo, con vistas al bien común de la Sociedad.

Así, pues, con la riqueza doctrinal del Sondicalismo revolucionario y el potencial físico, técnico, intelectual y humano que encarnan los Sindicatos a base de Federaciones Nacionales de Industria, se puede obtener la fuerza, la capacidad y la inteligencia para actuar responsablemente en el seno de las instituciones, centros docentes y organismos vitales de la sociedad, al objeto de que dichos organismos se adapten o transformen de acuerdo a las necesidades e inquietudes de los trabajadores y de la comunidad social y humana con la participación directa de los trabajadores manuales e intelectuales, ingenieros y artistas.

De lo contrario, el Estado capitalista, que tiende a inmiscuirse de más en más en los problemas de la economía, de la técnica, de la cultura, etc., así como el gran capitalismo que tiende, también, a internacionalizarse a través de la Banca, de las Cámaras de Comercio y otros organismos, acabarán por entronizarse, imponiendo el monopolio en todos los dominios en perjuicio de los trabajadores y masa de consumidores.

Es por ello por lo que entendemos que el Sindicalismo revolucionario se complementa con el Cooperativismo, ya que se ofrecen como campo de experimentación y de ensayo de la nueva sociedad liberada de la arbitraria administración del Estado capitalista y del espíritu de rapiña del Capitalismo y sus intermediarios.

En este orden de ideas, Israel nos está dando un ejemplo admirable; netamente la nueva generación forjada en la tragedia de la guerra y en la lucha por la conquista de su tierra, es la que se destaca, dándole impulso creador al doble movimiento sindical y cooperativista, haciendo casi imposible la existencia de clases.

Nosotros, los españoles, debemos reflexionar en torno a los problemas apuntados. Mas, afortunadamente, si de veras queremos conquistar la libertad económica, física y espiritual de nuestro país, acaso encontraremos en la Alianza Sindical el instrumento, no sólo de lucha para derrocar el régimen despótico y de miseria capitaneado por Franco, sino, también, la fuerza, la capacidad y la inteligencia para que el Sindicalismo y el Cooperativismo lleven a cabo el generoso ideal de liberación económica y espiritual de todos los productores y consumidores.

B. REIG

DE TOUT ET POUR TOUS

Tribuna juvenil

La actualidad revolucionaria : BARCELONA-MADRID-MILAN

« La solidaridad que no se manifiesta a través de la acción directa, es un estéril alivio para las conciencias débiles.»

«La acción directa es la toma de conciencia revolucionaria de cada uno de nosotros y la forma al alcance de todos de atacar al privilegio y a todas sus instituciones.»

Citamos estas líneas de un manifiesto lanzado por los grupos juveniles libertarios italianos, con motivo del rapto del vice-cónsul franquista de Milán. La prensa internacional ha informado ampliamente de este gesto de los compañeros anarquistas italianos, que logró elevar una opinión mundial, fijando la atención en los tres jóvenes libertarios, detenidos y condenados sumarísimamente en Barcelona, sin poder presentar una legítima defensa. Fué salvada la vida del joven estudiante libertario Jorge Conill, y puso en evidencia una vez más ante la opinión libre del mundo la injusticia brutal del régimen de Franco y el cinismo inmoral de su ministro de Información, quien declaró que los acusados eran «agentes comunistas», queriendo explotar nuevamente este bulo que se ha convertido en palabra mágica para justificar ante la opinión tímida occidental toda clase de atrocidades contra los que se oponen a la dictadura del régimen. La dignidad con que fué realizado el acto, contrasta vivamente con la bestialidad franquista.

Sin embargo, por encima de los resultados obtenidos, gracias a la amplitud que tomó esta campaña de protesta internacional, que culminó en los hechos de Milán y que nos son sumamente gratos, está el sentido concreto y palpable de esa «toma de conciencia revolucionaria», que fué el motivo impulsor del gesto y que reviste un significado fundamental para la juventud inquieta del mundo entero.

La ferocidad de la represión del régimen franquista, que hace más de 25 años que oprime al pueblo español, sin respetar los más mínimos principios elementales de los Derechos del Hombre, contra los jóvenes libertarios que acusa de «terroristas» y de atentar contra «la seguridad y la paz» por haberse dignado patentizar su descontento y su oposición al régimen dictatorial, indignó profundamente a los jóvenes italianos. ¿Por qué? Porque la feroz represión de la tiranía franquista era obrar contra todas las leyes de la humanidad; era atentar contra la moral de todo el mundo; porque es una obligación el demostrar a ese mundo indiferente y conformista que existe un peligro fascista que nos amenaza y que esta encarnado en el régimen de Franco; para hacer constar que existe una juventud despierta, que cree profundamente en la libertad y está dispuesta a arriesgar su libertad personal abnegadamente por la libertad y la justicia de todos. Es un acto de fé revolucionario. Es dando pruebas de esta convicción revolucionaria que se ganan las simpatías de los hombres y de los pueblos. Es mostrando esta integridad y valentía moral que se capta la imaginación de la juventud. Esta juventud que está llamada a rejuvenecer los cuadros del Movimiento Libertario Internacional, dando continuidad a la mística revolucionaria, revalorizando los ideales anarquistas.

Todos hemos podido constatar que existe esta nueva generación abnebada que lo sacrifica todo por la lucha contra la opresión y por enardecer y propagar nuestros ideales libertarios. En España tenemos el ejemplo de Conill y sus compañeros, que han caído defendiendo la libertad y víctimas del capricho dictatorial que deshonra las conciencias libres del mundo entero. En Milán hemos visto el gesto solidario y atrevido de un grupo de estudiantes libertarios que se han ganado la simpatía de la opinión pública y que próximamente comparecerán ante un tribunal Milanés que confíamos será más comprensivo que los tribunales militares franquistas. Hay muchísimos más ejemplos de abnegación y sacrificio que se guardan a la sombra del modesto anonimato.

Ante estos nuevos brotes revolucionarios, es absolutamente inadmisible la persistencia de aquellos —de todos los bandos— que se encierran dentro de sus «conciencias débiles», adoptando posiciones negativas para justificar su inactividad. Aquellos que por no comprometerse aluden diferencia de opinión y miden míseramente los resultados recurriendo al «alivio estéril» de la crítica mezquina y en voz baja. Aquellos escépticos de aire superior que después se vanaglorian atribuyéndose los hechos.

El Movimiento Libertario Español nunca ha abandonado la lucha antifranquista, y ante la evidencia patente del desbarajuste del régimen y de las nuevas ansias de libertad de las generaciones obreras y estudiantiles que han perdido el miedo, debe incrementar y dar continuidad a la lucha de liberación, junto con todos los hombres y fuerzas de buena voluntad que quieran dignamente terminar con la dictadura y devolver al pueblo español la libertad que perdió hace más de un cuarto de siglo.

GOS.

LA CONSECUENCIA

Señora y dueña de ti misma: Hija del estudio profundo que realisastes para elevarte por encima de todas las mezquindades y bajezas.

Dueña de la fortaleza que en ti creastes, donde se estrellan todas las ambiciones, que, cual tesoros tentadores, venían a halagarte para adueñarse de ti y hacer uno de los tantos cuerpos mancillados por la avaricia y el odio.

Así te creímos y continuamos creyendo los que tenemos pensamientos e ideas que el materialismo de los pueblos y la autoridad de todos los Estados tratan de destruir.

Cuando, en el transcurso de los tiempos, nos hemos tropezados con un gran número de individuos que nos hablaban en nombre de ideas de superación, de bondad y cariño, nos haciamos este interrogante: ¿Será verdad todo el cálido verbo que escuchamos?

Como anarquistas, consideramos que el individuo podía y debía contar como unidad. Una serie de desengaños nos hizo salir de nuestro error. Los que ayer se decían ser, iban amoldando su estado psiquico al ambiente de comodidad y de « je-m'en-foutisme » para sostener lo que antes criticaban.

Todos los Estados son más fuerte que tú: todas las ambiciones tienen más elementos psicológicos para cogerte como inocente pececillo entre las mallas de sus trapisonderías y cuando quieres levantarte con impulso de briosas sacudidas, es un poco tarde, por que, al dejar de ser lo que dijistes ser, lo perdistes todo, hasta lo más preciado, que fué la dignidad.

Cuán ilusos fueron al creer aquellos que se congratulaban con estrofas y cantos de amantes de tus gracias, creyendo que podía ser verdad, lo que no eran más que postizos engañosos. Los trabajadores ilusos que cultivan la idolatría, no les importa ser los continuadores de tal retórica empalagosa y taimada.

Jamás oímos, como ahora, tantos salmos cantados por nuevos y viejos mesías. Jamás fuímos testigos de tantos traspiés y ambiciones; todos en nombre de unos principios y de los continuadores, de los que para nada tuvieron en cuenta que sólo tú debías de contar, por que sin ti no es posible ningún pensamiento que salga de lo gregario, de masa dirigida y domesticada para fines de medros particulares.

Todo es apatía para el que tuvo como guía no más que el fundamento de su estado fisiológico y no psiquico. Todos los deseos tienden —según se dice— a tu bienestar, pueblo iluso y confiado. Todos quieren que seas feliz, en nombre de tal credo y sofisma, pero todos, absolutamente todos los que en la inconsecuencia de lo que se dijeron ser, jamás te dirán que lo que desean de ti, es que continúes siendo víctima de una comedia representada por las mismas marionetas de un guiñol callejero.

Sed buenos ciudadanos, aportad todo el esfuerzo para que las normas legislativas de la patria no puedan sufrir tropiezo; haced que vuestros hijos sean los continuadores de un saludable ascentralismo. No dejéis que la sempiterna colaboradora, la Iglesia, dé traspiés en su obra de captación de las «buenas obras». Todas esas monsergas son las mentiras de toda política, de todo ese conjunto de estupideces, que quiere destrozar lo que en el pensamiento de los hombres floreció: la consecuencia y la razón de ser.

Progreso MARTIN.

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

El día 7 de octubre, por la tarde, se inauguró en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» de esta villa, la temporada de invierno con un bien presentado festival a cargo del Grupo artístico Cultural», de Clermont-Ferrand, quien puso en escena, con escogido conjunto de variedades, el juguete cómico en un acto de Gonzalo Cantó: «El asistente del coronel», interpretado con éxito por A. López, en «Victoria»; V. Sanz, «Don Severo»; Rodrigo, «Herrero», J.L. García, en «Rubio», y Sanz (hijo), en «Arturo».

En la segunda parte, Antonio obtuvo los aplausos del público en un solo de acordeón con sus bien interpretados «Aires de España», que entusiasmaron a los espectadores. Así el «Malagueño», en cante andaluz.

Madó, cantó, como ella sabe hacerlo, «El farolero», y «Tápame», lo que le valió nutridos aplausos. «Pol» y «Tarvis», en «Payasos», levantaron el entusiasmo del respetable y sobre todo del «mundo» infantil, con sus acertados chistes y su bien llevada música, lo que los acreditó como buenos en el arte de hacer reír...

Luisa, acompañada al acordeón por Arqué y Antonio, nos cantó «Esperanza» e «Historia de amor», despertando el entusiasmo de la asistencia, quien la aplaudió en cada interpretación. Sanz (hijo) y Brigitte, en «Les Risens» interpretando «Soy un 1925», estuvieron magistralement bien, armoniosa pareja de baile que nos hicieron recordar a las canas blancas, nuestros años mozos del «charlestón».

«Tarantela», fué interpretado por un conjunto del Grupo, muy bien; M. Simón, acertado en su bien manejado «Solo de guitarra», siendo aplaudidos con entusiasmo.

La segunda parte dió comienzo con los cómicos Pepe Luis y Porcel, quienes, con su buen repertorio de chistes e imitaciones, fueron premiados con aplausos por el público. Domingo, con sus fandanguillos, se vió aplaudido asimismo en sus típicas canciones andaluzas.

Como fin de fiesta, un amplio conjunto del Grupo interpretó «Pregonera», siendo calurosamente aplaudidos, sellando el fin de tan magnífico festival.

El conjunto musical del Grupo no cesó de actuar en su bien escogido repertorio animado con música de Granados, de Albéniz y Falla.

A. Villanova presentó el festival en su forma peculiar y calurosa; unos y otros aplaudidos por el público.

Una vez más el «Grupo Artístico Cultural» obtuvo merecido éxito; una vez más también, gracias al entusiasmo y colaboración de todos, adultos y jóvenes, de ambos sexos, fué un festival variadísimo y del agrado de todos, en la confianza de que será igual o más superado aún en el próximo que se celebrará el 11 de noviembre y en el que se pondrá en escena «Dueña y Señora». Así confiamos será y mientras tanto, adelante y hasta pronto, dinámicos e inquietos componentes del Grupo Artístico y organizadores de tan familiares y simpáticas fiestas.

CORRESPONSAL

Cartas a la Redacción

(Suite de la page 5.)

necesite estos argumentos para interesar a sus lectores.

Y nada más, señor director. Soy un viejo periodista y en ya mi larga vida me he batido lealmente contra muchas cosas. Pero he hecho siempre, de mi pluma, el reflejo de mi consciencia libre. No el altavoz de los rencores ni de mis fracasos humanos.

Agradeciéndole su atención, le saluda atentamente,

Julià GUAL.

N.D.L.R. — En honor al principio de dejar exponer libremente todas las opiniones, insertamos íntegro el artículo que Ferrán Callicó nos envió sobre Pablo Casals, publicamos hoy esta carta del señor Gual y publicaremos en el número próximo otra que hemos recibido del señor José María Corredor, también en defensa del nombre y de la persona del ilustre músico catalán, al que siempre este semanario ha dedicado palabras de elogio y respeto y al que, a nuestro entender, no insultaba Callicó en su artículo, al señalar algunas contradicciones de su existencia. Y debemos decir que si «ESPOIR» publicó el escrito de Callicó fué porque, dados los alarmantes rumores que circulaban sobre un inminente y espectacular viaje triunfal del maestro Casals a Barcelona, para dar un concierto a beneficio de los damnificados de Cataluña, estimó que había, en lo que decía Callicó, un fondo de verdad y que peor sería que la emigración se encontrase sorprendida y abrumada por la brusca noticia de la «recuperación» de Casals por la España franquista, labor a la que se dedican muchos.

Pablo Casals, apesar de sus años, ha sabido triunfar una vez más de presiones y de conjuras y ha salido para América SIN IR A BARCELONA, con lo que nos sentimos todos aliviados y reconfortados moralmente.

«ESPOIR» rinde público homenaje al valor espiritual de este glorioso anciano que consigue mantener incólume su personalidad moral, pese a todas las influencias, y advierte que, una vez publicadas estas dos cartas, no cree ni necesario ni oportuno publicar réplicas ni contrarréplicas de nadie más en torno al caso.

COLOQUIOS

Los coloquios, son ideas o iniciativas fáciles a realizar, que no debieran asustarnos, puesto que en nada se contradicen con nuestros postulados y tácticas, acuerdos orgánicos, problemas de organización. Vayamos por partes.

El querer poner en marcha esta iniciativa de celebración de X coloquios por año, en determinada región, entre todos los que nos consideramos militantes de la C.N.T. (pues si no existe un acuerdo mayoritario tampoco merecería la pena) archisabido es, que los frutos bien pronto se harían sentir.

Nada de rozar acuerdos, principios, posiciones, alianzas, cambios de nombres o de lugar de residencia; ya está bien la cosa, que de ponerlos todos en práctica, buena ensalada rusa sacaríamos, tan difícil en digerir.

Parece ser, a través de ciertas manifestaciones, que los problemas urgentes siempre nos embargan, cada vez que nos reunimos en Pleno o congreso, al manifestar, que ya está bien, y para qué estos coloquios, quitándole valor y fuerza a nuestro movimiento libertario en el exilio. Nosotros no pensamos así, sino que, por el contrario, los pondremos en práctica.

Estas series de reuniones, un día aquí y otro allá, servirían pura y simplemente para un cambio de impresiones, de fraternización, de entendimiento mutuo de toda la gran familia confederal.

Bien se podría hablar de España, de sus muchos problemas cotidianos, de nuestras realizaciones prácticas. Analizando y resolviendo problemas, sino orgánicos, sí propios de una revolución, un posible retorno a España, que de una nueva sociedad, de hasta bien pudiera ser de golpe y porrazo, encontrándonos con una serie de cambios y unos hombres desconociéndonos y desconocidos, y creo haberme explicado bastante.

No cabe duda, muchos no lo ignoramos, que ya se reparten regiones (de la península) bajo un programa político determinado o de alianza. ¡Craso error!

Los hombres de la C.N.T. de España en el exilio no esperamos que un Periquillo de los palotes nos diga que «en España nada práctico existe después del 1939 a nuestros días», para que dos días después aquel pueblo se levante en pie de guerra, luchando a su manera y por sus propios medios en querer destrozar aquel oprobioso régimen de terror, de sangre, cárceles y miseria, dándonos con ello una lección de organización y ganas de barrer el fascismo ibérico.

No cabe la menor duda, a pesar de haberlo dicho alguien, que debiera estar más enterado y tener más cuidado cuando se habla, que aquel pueblo espera y acecha la hora de poder asestar el golpe definitivo a quien lo explota y martiriza.

¡Pongámosnos todos de acuerdo, ayudémosle prácticamente! Eso es todo.

RODAMA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

FEDERACION L. DE OULLINS

CONFERENCIA PUBLICA

Para el domingo, 9 de diciembre, la compañera Federica Montseny dará una conferencia pública con el tema siguiente : «**Pasado, presente y futuro de la C.N.T.**».

El acto tendrá lugar en la Sala de Fiestas de Oullins.

***

Por la tarde, en el mismo local, se celebrará un gran festival de variedades.

Participarán en el festival renombrados artistas de distintas regiones.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el domingo, día 18, a las 9 y media de la mañana, en el bar Cassagnes, plaza del mismo nombre.

Se ruega la asistencia de los compañeros

F. LOCAL DE ST-HENRI
F. LOCAL DE MARSELLA

De acuerdo con la Comisión de Relaciones de nuestro Núcleo, estos Secretariados convocan a sus respectivos afiliados, a la asamblea general de conjunto que tendrá lugar el domingo, día 25 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en la Vieja Bolsa del Trabajo (local de la C.N.T.F.).

Por la importancia de los asuntos a tratar, se recaba la puntual asistencia de todos los compañeros.

Los Secretariados.

NUEVA F. L. EN FONTAINE
(Isère)

Comunicamos la creación de una nueva F. L. de la C.N.T.: la F. L. de Fontaine (Isère), la cual respetará y defenderá los principios, tácticas y finalidades de la C.N.T. y del sindicalismo revolucionario en el seno de la A.I.T.

Se forja dos principales objetivos:

1) Ayudar por todos los medios a los compañeros del Interior que trabajan sin descanso para liberar el pueblo español, y hacer de la C.N.T. lo que fué, el elemento motor de la clase obrera española.

2) Ayudar también, en lo posible, a los emigrados que vienen a Francia para buscar un nivel de vida decente, o para ahorrar algunos dineros que les permitan salir adelante en nuestro país, ya que el régimen fascista no tan sólo les ha suprimido la libertad, sino que tambien ha sido incapaz de darles un nivel de vida adecuado.

Debemos ayudarles, porque de esta forma nos haremos conocer, y posiblemente atraeremos su simpatía.

***

FESTIVAL EN BURDEOS

Organizado por los grupos artísticos «Cruz Salido» y «Cultura Popular», a beneficio de la Liga de Mutilados de la guerra de España, el domingo día 18 del corriente, a las tres y media de la tarde, salon Son-Tay (detrás de la estación de San Juan) tendrá lugar la representación del drama social en tres actos, de Joaquín Dicenta, titulado:

«El señor feudal»

Esperan los organizadores e intérpretes que se verá concurrido el local por toda la colonia española.

EL GRUPO ARTISTICO «LALIA» DE PERPIGNAN

Comunica a sus numerosos amigos y fieles asistentes, a sus selectas veladas artísticas, que quedan invitados a asistir a la primera manifestación teatral de la temporada, que tendrá lugar el dia 18 de noviembre, a las 15 horas, en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne-d'Arc, y en la que será representada la graciosa comedia en tres actos de Pedro Muñoz Seca:

«Quién me compra un lio»

S.I.A. DE NIMES

Esta Sección de S.I.A. notifica a sus adherentes y simpatizantes en general, que para el día 17 de noviembre de 1962, a las nueve de la noche en nuestro local social, 1, rue de St-Rémy, celebrará una conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema: «Historia y Actualidad».

Sed puntuales todos y no faltéis a este acto fraternal de orientación histórica y de actualidad.

PARADERO

El hijo de Manuel Arenas Jiménez desea conocer el paradero de su padre. Si alguno sabe dónde está, o el interesado lo lee, que lo comunique a Bartolomé Pérez, St-Balagnes, par Argelés-Gazost (Hautes-Ptrénées).

LA MUJER

Mirémonos en ella como en límpido espejo. Ella, es nuestra madre, nuestra hermana, nuestra compañera. Ella debe merecer todas nuestras atenciones y todos nuestros respetos.

De cuantos crímenes sociales que, sin derramar sangre, pero a costa de mares de lágrimas, se han cometido en el mundo, no es el menor la esclavitud de la mujer por el hombre. En toda época y en todos los países la belicosa condición del hombre fué causa de que el sexo masculino estuviera en minoría de número respecto del femenino. Siempre hubo en el mundo más mujeres que hombres, y aún hoy, a pesar del creciente aumento de población, la guerra mundial sustrajo al sexo viril millones de individuos que redujeron su número hasta el extremo de sextuplicar el de mujeres. Así resulta tan monstruoso y absurdo como malvado y desleal, que menos de la mitad del género humano restrinja la actuación de la mayoría, cuya conducta regule y establezca sus normas morales y coarte largamente sus derechos.

Pensemos en los perjuicios que le ha irrogado a la civilización o tan sólo en los beneficios que dejó de allegarle el mantener en semejante tutela a las madres de la raza humana. En vez de tan deprimentes restricciones, hubiera debido gozar la mujer de la mayor libertad posible, sin menoscabo de los intereses colectivos y recibir del hombre la solícita consideración que demanda la maternidad latente en su seno, aunque no siempre se actualice, pues de las condiciones y circunstancias que concurren en la madre depende el porvenir de toda la raza humana. Merece por ello la mujer atentísima consideración en cuanto a su cultura física, para que sea acabado troquel de humanas formas; en cuanto a su cultura intelectual, para que tenga verdadero concepto de la vida y comprenda siquiera rudimentariamente el universo que la rodea, a fin de limpiar su entendimiento de los escombros de la superstición, el fanatismo, la mogigatería, el excepticismo, la credulidad y el prejuicio que ya en uno u otro extremo de la credulidad malsana en esa falsa creencia de la religión, y a través de la cual corazón y mente están destrozados.

En cuanto a su cultura moral para que, aleccionada mayormente por los hechos y por la experiencia que por los libros y por las máximas acierte, cuando madre, a sofocar en el corazón de sus hijos las inclinaciones siniestras y fortalecer las virtudes en el período más crítico de la vida, cual es el de la primera infancia.

Algunos de los que nos lean, acaso pongan reparos a la afirmación de que la mujer estuvo siempre en servidumbre, diciendo que, en muchas épocas y no en pocos países, fué tratada con el mayor miramiento y amabilidad, pero quién conozca la historia sabrá que no hubo tal. En todas sus páginas encontramos las huellas del sufrimiento de la mujer, marcadas con lágrimas y sangre en su lucha por la libertad.

Hay que calibrar bien los penosos esfuerzos que realiza la mujer para liberarse de la esclavitud y para ponerse de pié en vez de quedar tendida en el cenagoso suelo. Ahora, al incorporarse erguida, levanta con ella a la humanidad entera. La mujer actual, ya es consciente de su fuerza y del lugar que por naturaleza le corresponde en el grandioso concierto de los clamores humanos. El movimiento societario de nuestros días, que va invadiendo todas las esferas, despierta de su secular modorra a la mujer de la clase media, sacudida por los terribles codazos de la mujer proletaria. Las femeninas aspiraciones cobran mayor vuelo a impulsos de la acelerada marcha del mundo, dando a la mujer por doquiera la solidaridad de pensamiento, número y acción de que hasta ahora había carecido. Aun las mismas mujeres orientales, quebrantan la dorada prisión de los harenes donde sus dueños las tenían recluidas para la innoble satisfacción de sus groseros apetitos y se unen a la gran confraternidad de su sexo para luchar por sus derechos, constituyendo formidables coligaciones sin distinción de credo ni de raza. Así como los partidos políticos, y las facciones sociales encarnizadamente empeñadas en intestinas querellas, se solidarizan contra el enemigo común en caso de invasión extranjera, así las mujeres dejan de lado sus divergentes opiniones para unirse en combinada acción contra la terca resistencia de los legisladores anticuados que todavía menosprecian a la mujer como ser inferior e incapaz de pensar con su propio cerebro.

En el pasado todo propendía a la preterición de la mujer en el reparto de las funciones sociales o a sumergirla en un ambiente artificiosamente formado por el hombre. Ahora vamos en camino de reformar la sociedad, en términos que no sea obra exclusiva de los hombres ni de las mujeres, ni que en ella predomine abusivamente un sexo sobre el otro, con superioridad en una parte e inferioridad en la otra, sino que se funde en principios humanos, igualitarios y armónicos, con la cordial cooperación de ambos sexos para el bien de todos, y de esta humanidad pisoteada y escarnecida por todos aquellos que han hecho de la mujer un juguete donde poder saciar sus apetitos carnales.

Es prestando su apoyo al ideal anarquista, que la mujer encontrará su verdadera liberación moral. Es abrazando este ideal manumisor donde la mujer será libre; y abrazada amorosamente y solidariamente al hombre, proclamará bien alto su derecho a la vida, y a disponer de su corazón y de su mente.

Pérez GUZMAN.

NECROLOGICAS

PEDRO HERNANDEZ

Un compañero más de los tantos que en este prolongado exilio nos deja para siempre. El compañero Pedro Hernández, nativo de Mazarrón (Murcia),, al que conocimos en el Sindicato minero de Suria (Barcelona).

Este compañero, uno de tantos de los militantes anónimos que la C.N.T. recordará siempre, consecuente con la organización en aquellas gestas de renovación social del 36, pasó, por mandato de la misma, a ocupar el cargo de la Consejería de abastos en el Ayuntamiento, cargo que desempeñó con todo entusiasmo y en el que supo demostrar su rectitud moral y constructiva en tan delicada labor.

En el exilio, hasta el día de su muerte, fué un defensor de las ideas; pasó por los campos de concentración, de donde salió para incorporarse al trabajo de las minas en Francia, en el que contrajo grave enfermedad, pasando muchos años por los sanatorios en Francia.

A pesar de su enfermedad siempre fué el compañero optimista y soñador en la libertad del pueblo español y el compañero consecuente con la C.N.T., en la que con tanto entusiasmo militó, con el convencimiento de que sólo el sindicalismo revolucionario será capaz de llevar a los trabajadores la justicia y la libertad por la cual luchó. Lucha que sólo la muerte le ha hecho abandonar.

Compoñero Hernández: tu lucha, tus ideas. tus inquietudes, no serán abandonadas por los que aún quedamos y serán continuadas, como tú fuiste continuador ayer, y por los de mañana también, hasta conseguir el objetivo perseguido: la justicia social.

Que la tierra te sea leve en estas tierras de exilio; los compañeros mineros de Suria te recordarán siempre.

Un joven minero del Cardoner y Llobregat.

EMILIO GOMEZ

El día 10 de octubre dejó de existir en Toulouse, hospital de Purpan, el compañero Emilio Gómez, víctima de un accidente de trabajo que le tuvo dos meses largos en la agonía.

El «Carbayu», que así le llamábamos sus íntimos, fué un anónimo militante de la C.N.T., que hacia su aparición cuando llegaba el instante de los HOMBRES: en las horas difíciles para el movimiento y cuando había que empuñar las armas o practicar la solidaridad.

Durante la guerra civil, él y otros tres hermanos lucharon en el batallón asturiano de Victor. Uno murió batiéndose heroicamente; otro de los hermanos fué fusilado, el tercero hizo largos años de presidio, después de haber sido conmutado de la pena de muerte falleciendo al poco tiempo de recobrar la libertad. De cinco hermanos, sólo queda uno que está recluido en España, víctima de una enfermedad mental.

Ese es el tributo silencioso de una familia de luchadores que llevaban las ideas en el corazón y que supieron hacer honor a las mismas en los momentos decisivos.

El entierro de nuestro compañero, que fué civil, como es natural, tuvo lugar el día 12 en el cementerio de Terre Cabade y constituyó una verdadera manifestación de simpatía hacia el finado.

En nombre de los compañeros de nuestra Regional, deseamos expresar a sus familiares, el más sincero pésame y la voluntad de luchar por el triunfo de nuestros ideales comunes.

El Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia.

París, octubre de 1962.

PERDIDA SENSIBLE

Con harto sentimiento este Comité local de A.S. de Burdeos ha de poner en conocimiento de todos, en general, el súbito fallecimiento de su Presidente, compañero Dámaso Solana, miembro de la U.G.T. Pérdida sensible para cuantos con él convivíamos las tareas aliancistas en pro de la liberación de España y del resurgimiento de la clase trabajadora española como libre e independiente.

El extinto compañero D. Solana fué en todo momento dentro del C. de A.S. un incansable animador para cuantos compartimos las labores conjuntas de alianza U.G.T.-C.N.T. y vivo ejemplo de constancia de lucha.

Reciban sus familiares, amigos y compañeros el testimonio de nuestras más sentidas condolencias.

Por el Comité local de A.S.,
El Secretario.

CALENDARIO PARA 1963

A primeros de noviembre se pondrá a la venta este Calendario que tantos éxitos viene obteniendo año tras año.

Constará de siete hojas con otras tantas tricomías debidas a la pluma delicada de la joven dibujante Diana Tudela.

Precio : 2,50 NF.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A.. 85, rue de la Concorde, Toulouse.

Giros : Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P. Nº 1230-50, Toulouse.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

Disponemos de los siguientes títulos :

«ESPAÑA HOY», de Victor García, editado por «Ediciones F.I.J.L.», Caracas, Venezuela, es un librito de condena al régimen franquista, con las pruebas irrefutables de la cifra y la estadística, los textos y los documentos que no siempre son conocidos de todos, todo ello agrupado en unas 80 páginas con el propósito de poder ofrecer la imagen actual del régimen que es baldó de ignominia para todos los progresistas universales. Precio : 1,50 NF.

«Año tras año», de Armando Lopez Salinas; precio 15,00 NF. Es una novela de más de 300 páginas que, tras haber sido prohibida por la censura española, fué editada por «Ruedo ibérico». Esta novela fué galardonada con el premio Ruedo ibérico 1962 el 24 de febrero del mismo año. Formaban el jurado que por unanimidad concedió tal mérito a esta obra, Carlos Barral, Antonio Ferres, Juan Garcia Hortelano, Juan Goytisolo, Manuel Lamana, Eugenio de Nora y Manuel Tuñon de Lara.

«El Laberinto español», de Gerald Brenan; precio 24,00 NF. «El Laberinto español» desmenuza los problemas de la España anterior a 1936, problemas que siguen siendo en sus grandes líneas, los de la España actual. Presta una atención especial a los años de la segunda República. Esta obra es un análisis histórico, económico, político y social y es considerada en el mundo de habla inglesa como la mejor introducción para el profano que desee iniciar una especialización en temas hispánicos o simplemente informarse acerca de ellos.

EDICIONES TOR. Precio, 1,50 NF : «El amor de cada uno»; «El amor y el matrimonio»; «El cansancio de Claudio»; «El Capitán Veneno»; «El cartero del rey»; «El contrato social»; «El crimen de la guerra»; «El cuervo»; «Elevación»; «Marianela»; «Los envenenadores de Chicago»; «Esclavitud moderna»; «El fuego»; «Ganarás el pan»; «La ira»; «Kyra Kyralina»; «La araña de vidrio»; «La atlántida»; y bastantes otros títulos.

Pedidos a José Borrás, Servicio de Librería del Movimiento, 4, rue de Belfort - Toulouse.

Giros a M. Celma, C.C.P. 952-38 Toulouse. 4, rue de Belfort - Toulouse (H.-G.).

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C.N.T.F.

Pages d'hier et d'aujourd'hui

L'ATTITUDE DE LA IIIe INTERNATIONALE envers les anarchistes

Il y a encore chez certains de nos camarades de l'incertitude sur la position à prendre à l'égard de la IIIe Internationale. Bien que les raisons de principe qui nous éloignent d'elle soient évidentes, la crainte d'aider, par une opposition trop ouverte, les adversaires bourgeois et social réformistes qui combattent la IIIe Internationale, non pour ce qu'elle a de démocratique et d'autoritaire, mais pour ce qu'elle contient de révolutionnaire et pour l'influence excitante qu'elle exerce sur les masses, cette crainte pousse quelques camarades à négliger les côtés qui nous séparent de l'Internationale Moscovite.

Certains autres, quoique voyant fort bien que si nous nous laissions entraîner par le courant bolchevique, en peu de temps le mouvement anarchiste disparaîtrait, et que les anarchistes se renieraient eux-mêmes en ce qui constitue leur principale raison d'être, espèrent réussir à ne pas se laisser absorber par le parti bolchevique naissant, mais bien à exploiter son prestige en faveur de la révolution, avec l'idée, à un certain moment, d'agir par soi-même et de désobéir aux chefs communistes : ce qui équivaudrait à dépouiller le parti communiste de son autorité en entraînant les masses (sur lesquelles, entre temps, ils auraient acquis un certain ascendant) vers une réalisation la plus anarchiste possible de la Révolution.

Ces deux préoccupations sont justes en soi. Mais le double but de ne pas faire le jeu de la bourgeoisie et du social-réformisme, et de coopérer à la révolution communiste pour lui imprimer la direction la plus libertaire possible, sera atteint d'autant plus et mieux, que nous éviterons plus et mieux les contradictions et les confusions d'idées, que nous nous bercerons moins d'illusions, que sera plus clair et plus visible à tous ce qui nous unit aux communistes et nous permet de collaborer avec eux, et les questions qui nous séparent d'eux, et sur lesquelles ils ne doivent pas espérer avoir notre consentement.

⁂

Il y a plus d'un an que la polémique sur la «dictature du prolétariat» a pris fin dans le camp anarchiste, et la généralité des camarades sont arrivés à reconnaître l'absolue incompatibilité — et en ceci Lénine même est objectivement d'accord avec nous — entre l'anarchisme et toute idée de dictature révolutionnaire et de communisme autoritaire.

A présent, ce n'est plus la question générale, théorique et pratique, qui passionne les camarades. Les dernières réminiscences, les dernières traces de la *scarlatine dictatoriale*, qui, il y a deux ans, passait de proche en proche dans nos rangs, se manifestent maintenant dans l'incertitude sur l'attitude à prendre envers la IIIe Internationale de Moscou. Cette incertitude, chez certains des nôtres, a été encouragée par le fait que le Comité de la IIIe Internationale a déclaré que les portes de celle-ci étaient ouvertes aussi aux anarchistes. Mais il est nécessaire de noter immédiatement qu'il ne s'agit pas des anarchistes, groupes, fédérations et unions anarchistes proprement dites, mais bien d'organisations ouvrières ouvertes à tous les travailleurs, qui ont une directive plus ou moins libertaire : (Union Syndicale Italienne, Confédération Nationale du Travail Espagnole, Union Libre des Syndicats allemands, Fédération Régionale Ouvrière Argentine, etc...) ou dont les anarchistes sont les représentants.

Même dans ce sens l'admission des anarchistes à la IIIe Internationale outre qu'elle est subordonnée à la condition d'obéissance aux ordres du Parti Communiste, est motivée de façon qu'elle pourrait être traduite par ces paroles : *les anarchistes seront admis dans la IIIe Internationale, à condition que... ils cessent d'être anarchistes !* En effet, la première condition est l'acceptation de la « dictature du prolétariat », c'est-à-dire, de la tendance autoritaire et étatiste de la révolution.

Léon Trotsky écrivait de Moscou le 31 juillet de l'année dernière à un syndicat français que « qui sous prétexte d'anarchisme n'admet pas le but de la dictature du prolétariat n'est pas un révolutionnaire, mais un petit bourgeois, et pour celui-là il n'y a pas de place dans la IIIe Internationale ». Même Lénine, plusieurs fois, en passant, a traité d'une façon méprisante l'anarchisme comme une manifestation bourgeoise ou petite-bourgeoise.

Pourtant, quand Lénine et ses amis se sont aperçus que l'élément anarchiste constitue encore une force, et qu'il peut donc avoir une utilité révolutionnaire, alors ils ont commencé à faire des exceptions en sa faveur. Lénine, répondant en juillet ou en août 1919 à une lettre d'un révolutionnaire anglais, à un certain moment, s'exprime ainsi : « Beaucoup de travailleurs anarchistes deviennent à présent de sincères adhérents au régime des Soviets ; et s'il en est ainsi, ils sont sont nos meilleurs camarades et amis, les meilleurs révolutionnaires ; c'est seulement par un malentendu qu'ils étaient ennemis du marxisme, parce que le Socialisme officiel de la IIe Internationale (1889-1914) fut infidèle au marxisme, tomba dans l'opportunisme et dénatura les doctrines de Marx... etc».

Lénine ne se rend pas compte que les anarchistes peuvent très bien être partisans d'un régime de Soviets, c'est-à-dire d'un régime dans lequel le prolétariat, par le moyen de ses Conseils, règle par lui-même sa vie, la production et la consommation, etc... en considérant les Soviets comme des associations de libres producteurs, sans pour cela admettre le moins du monde la dictature, qui est un gouvernement qui se superpose aux Soviets et leur enlève toute liberté d'action et de développement. Lénine parle en somme de ces anarchistes qui se disaient tels «par malentendu», qui militaient dans les rangs anarchistes seulement par impulsivité révolutionnaire et par réaction contre l'opportunisme réformiste, non pour s'être formé une réelle conviction anarchiste sur la tendance libertaire de la révolution et sur l'organisation libertaire de la société communiste à venir.

En d'autres termes, Lénine dit : « Il y a des anarchistes qui jusqu'à présent se sont crus tels, et peut-être le croient encore, mais en réalité ne le sont pas, puisqu'ils acceptent l'idée de la dictature ; à cette espèce d'anarchiste vous pouvez ouvrir la porte ! ».

En ce sens il a parfaitement raison ; mais quand nous discutons d'anarchie et d'anarchistes, par rapport à la IIIe Internationale, nous ne nous adressons pas à cet anarchisme « par malentendu », mais à celui qui seul a droit à ce nom parce qu'il est contraire à toute forme d'autorité étatiste ou dictatoriale, tant dans le but que dans les moyens.

L'admission des anarchistes, ou plutôt des organisations ouvrières guidées par des anarchistes, dans la IIIe Internationale, vise évidemment à arracher ces organisations à l'influence anarchiste. Cette influence est considérée comme un mal par les dirigeants de la IIIe Internationale. « Vous favorisez, par votre opportunisme, la tactique anarchiste », disaient-ils aux maximalistes « impurs » italiens.

« Le Parti abandonne dans certaines localités les masses aux mains des anarchistes, s'exposant ainsi à perdre sa propre autorité », disaient Lénine, Boukharine et Zinovieff dans une lettre de l'Internationale Communiste aux socialistes italiens, le 27 août 1920. Ensuite ils ajoutaient que les prolétaires de l'Union Syndicale sont mille fois plus près d'eux que les réformistes, mais ils ne manquaient pas de préciser que ces prolétaires suivent les syndicats dirigés par les anarchistes *par erreur ou par ignorance*, et qu'après en avoir fini avec les réformistes, *on pourra vaincre l'anarchisme.* Il est nécessaire, toujours selon eux, de se rapprocher des masses orientées vers l'Anarchisme, pour les éclairer sur leurs erreurs.

Que signifie « vouloir éclairer sur leurs erreurs les masses orientées vers l'anarchisme », sinon considérer l'anarchisme comme une erreur, et chercher à arracher aux anarchistes toute influence sur elles ? Il serait donc très étrange que des anarchistes, qui restent tels précisément, parce qu'ils croient ne pas être dans l'erreur, facilitent au parti communiste cette insidieuse tentative d'absorber et de neutraliser complètement un travail et une propagande de quarante années !

Dans le *Bulletin Communiste* de Paris du 30 décembre 1920, Antonio Coen. parlant du mouvement en Italie, reconnaît que « les anarchistes ont sur le processus révolutionnaire, des concepts sur lesquels les communistes ne peuvent pas être d'accord ». Selon Coen, notre mouvement en Italie a le tort de développer cet esprit d'anarchisme, que Lénine eut tant de peine à combattre au début de la République des Soviets.

Nous croyons au contraire, qu'il est dans l'intérêt de la révolution de répandre le plus possible l'esprit anarchiste, de désobéissance et de révolte contre toute discipline forcée et coercitive, d'intolérance vis-à-vis de toute dictature, quel qu'en soit le nom.

Heureusement, dans l'Europe Occidentale, cette propagande nous est facilitée par le caractère des populations, par l'intelligence de la classe ouvrière, par l'amour de la liberté, sentiment profond développé en nous par une évolution séculaire, à travers cent révolutions. Lénine, dit-on, l'appelle un « préjugé bourgeois », selon son interprétation marxiste. Mais en réalité il s'agit d'un véritable besoin de la nature humaine, désormais presque aussi fort que le besoin du pain et de l'amour.

Non seulement dans le monde anarchiste proprement dit, mais encore parmi les organisations syndicales à tendances plus avancées, ce sentiment de liberté est si développé qu'il les pousse à s'opposer à la tentative d'absorption et de monopolisation des dirigeants de la IIIe Internationale Communiste. Nous en avons eu une preuve dans une récente conférence syndicaliste internationale (c'est-à-dire des syndicats du type de notre Union Syndicale Italienne) à Berlin, où la majorité des assistants a exprimé un avis contraire à toute espèce de dictature politique. La conférence s'est retranchée, vis-à-vis de l'Internationale moscovite, dans une sorte d'attente bienveillante, notamment par déférence pour les mérites de la révolution bolchevique ; mais dès à présent, elle a fait comprendre que si l'Internationale syndicaliste projetée devait être organisée sur les mêmes bases autoritaires et centralistes que celles du Parti Communiste, il n'y aura rien à faire. Pour le moins, les organisations syndicalistes révolutionnaires existantes, soit dans l'Europe Occidentale, soit en Amérique, n'y adhéreront pas, et formeront probablement une Internationale à part.

Tout cela est réconfortant. Et il serait bon que tous les camarades se tiennent au courant du mouvement, ainsi que de l'attitude de l'Internationale Communiste à l'égard des anarchistes (que nous avons essayé d'éclairer plus haut) pour se faire un criterium exact de la position réciproque des deux courants du communisme, l'autoritaire et le libertaire, et des limites dans lesquelles une coopération fraternelle entre l'un et l'autre est possible, et au-delà desquelles il est nécessaire au contraire que chacun suive sa propre voie.

Luigi FABBRI.

De la « Revue Anarchiste Française », du mois d'avril 1922.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Les Livres

Un vieux rêve : L'Evasion

Il arrive que l'évasion, ce vieux rêve, refuse le carcan que lui est le cœur de l'homme et, comme besoin impératif, se superpose à la plate réalité quotidienne.

A ce désir d'évasion éprouvé avec une acuité toute particulière par certains êtres, s'offrent maintes solutions. C'est ce que tendent à montrer les deux ouvrages suivants.

« Cœur de Lièvre », *roman de John Updike (1), traduit de l'américain par Jean Rosenthal, est centré sur un grand diable de garçon de vingt-six ans, dénommé Rabbit Angstrom.*

Un soir qui ressemble à tant d'autres, lassé de son épouse, de la vie qu'il mène dans un appartement étouffant, il saute dans sa voiture et roule toute la nuit, pour fuir la petite ville de Pennsylvanie où il habite.

Arrêté dans sa fuite par une indétermination qu'il s'explique mal, il regagne sa ville et, pendant deux mois, partage l'existence d'une prostituée. Il rentre chez lui, lors de la naissance de son second enfant. Vite déçu, il reprend sa fuite. Il reviendra de nouveau lorsqu'il apprendra que sa femme a noyé involontairement le bébé, en lui donnant le bain.

Voilà les faits, d'une brutalité déplaisante si on ne les explique pas.

Qui est Rabbit Angstrom ? C'est un jeune homme issu d'un milieu modeste qui a épousé une fille d'une condition sociale supérieure à la sienne, parce qu'elle attendait un enfant de lui. Il a aimé sa femme, Janice, mais, progressivement, s'est effrité son amour.

Le mariage n'a pas été pour Janice une participation, un réel don de soi, mais il a été un refuge, le seul espoir d'échapper à la tutelle familiale, le seul moyen de commencer peut-être à exister.

Si Rabbit fuit son épouse, c'est que cette dernière s'est forgé un confort bizarre qui consiste à demeurer toute la journée devant le poste de télévision, le verre de whisky à la main. Outre cela, Janice montre peu de goût pour l'amour physique, pour le partenaire masculin et ses exigences.

Or Rabbit est un homme jeune, vibrant du désir de vivre, de se fondre en la nature, sous toutes ses formes ; c'est un garçon qui ne veut pas que meurent son adolescence, ainsi que toutes les violences et les contradictions qu'elle implique.

John Updike nous livre là un roman d'une brûlante actualité sociale, humain. C'est un apport intéressant à cette évolution de l'amour, du sentiment que vit indubitablement notre époque.

L'originalité acide des images est plus sensible dans les cinquante premières pages ; encore qu'elle ne cesse jamais d'être présente tout au long du roman. A l'instar du protagoniste, le style est nerveux ou sinueux comme la poursuite d'un rêve.

On est tenté d'établir un rapport entre « Cœur de Lièvre » et son jeune auteur, John Updike, né en Pennsylvanie en 1932, collaborateur du «New-Yorker».

« Cœur de Lièvre » est le roman d'un homme jeune avec ce que cela comporte de verdeur appuyée, d'impatience. John Updike possède un talent d'une indéniable originalité. C'est un nom à retenir !...

⁂

Bien que le deuxième ouvrage traite lui aussi de l'évasion, il est d'une inspiration totalement différente. Loin d'être une aspiration vers la nature intense, « L'Hipparion » de Jean Muno (2) est la fuite vers le supra ou le para-naturel.

Un beau matin, sur une plage, Van Aerde, professeur retraité, découvre un cheval qui s'attache obstinément à ses pas. Incapable de s'en débarrasser et sentant naître en lui une réelle affection pour l'animal, Van Aerde l'installe chez lui. Mais ce cheval n'est pas un cheval ordinaire : c'est un hipparion, un ancêtre du cheval, un fossile de la fin du tertiaire.

Le professeur, avec beaucoup de prudence, fait part de sa découverte à une sommité scientifique, persuadé d'accéder à la renommée. Mais la science s'intéresse aux squelettes et non pas aux fossiles vivants. Van Aerde cesse de croire en l'hipparion qui finit par mourir, deviendra squelette, mais ne sera jamais admis en bloc par aucun musée.

L'Hipparion, c'est une forme d'originalité que Van Aerde s'efforce d'imposer à Madame Fugue, symbole de la mesquinerie quotidienne ; c'est un acte de foi qui effronte le scepticisme.

L'hiparrion c'est aussi l'ultime rêve d'un homme âgé : il bouleverse l'égoïsme quiet et ramène la fraîche vision de l'enfance. Lorsque meurt le rêve, il ne reste plus qu'un vieillard.

Ce récit allie au charme de la réalité décrite avec minutie, la fluidité de la poésie. Le lecteur est subtilemnet touché par les allusions à l'hipparion que chacun est censé manifester à un moment de son existence.

Le style, d'une sècheresse peut-être un peu trop précise au début du récit, acquiert une souplesse et une rondeur qui ne sont pas dépourvues de charme.

Voilà un livre qui s'inscrit dans la lignée des récits poétiques, délicatement émouvants et d'un humour très fin que sont, par exemple « Harvey » de Mary Chase et « Le pays où l'on n'arrive jamais », d'André Dhotel.

Cette histoire de professeur est écrite par un professeur : Jean Muno, né à Bruxelles en 1924. Il écrit des pièces radiophoniques, des nouvelles. Il est aussi l'auteur de deux autres romans : « Saint Bebon » et « Le baptême de la ligne », qui lui valut le prix Hubert Krains.

NICANDRE.

(1) Ed. du Seuil.
(2) Ed. Julliard.

Trafic d'hommes

par Sean O'CALLAGHAN (1)

On ne sait pas suffisamment que l'esclavage, de nos jours, n'est pas encore aboli. L'auteur de cet ouvrage entreprend de nous le démontrer, grâce à ce qu'il a pu en apprendre lui-même, grâce à des témoignages qu'il a recueillis à bonne source.

Jetant une lumière crue sur l'une des pires tares de l'humanité, Sean O'Callaghan a voulu faire une mise au point de la question, à l'aide notamment d'un débat à la Chambre des Lords sur l'esclavage en Afrique et en Arabie.

C'est en effet dans ces deux régions du globe que l'auteur a cherché les éléments de son ouvrage.

Il présente là un faisceau de documents qui semble irréfutable. Même si l'on ne peut pas souscrire à toutes les opinions formulées dans ce livre, on doit reconnaître qu'il est incontestablement inspiré par des considérations humanitaires, mitigées d'une objectivité quelque peu intermitente, il est vrai.

Ce que l'on peut surtout reprocher à ce volume, c'est une certaine complaisance pour les descriptions un peu scabreuses, pour le commerce du vice en liaison avec le trafic d'esclaves.

Tel quel, il n'en risque pas moins d'attirer de nombreux lecteurs par la nature même de ce sujet.

J. B.

(1) Ed. Plon.